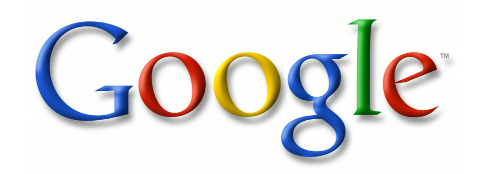


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

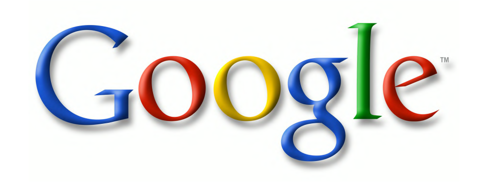
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

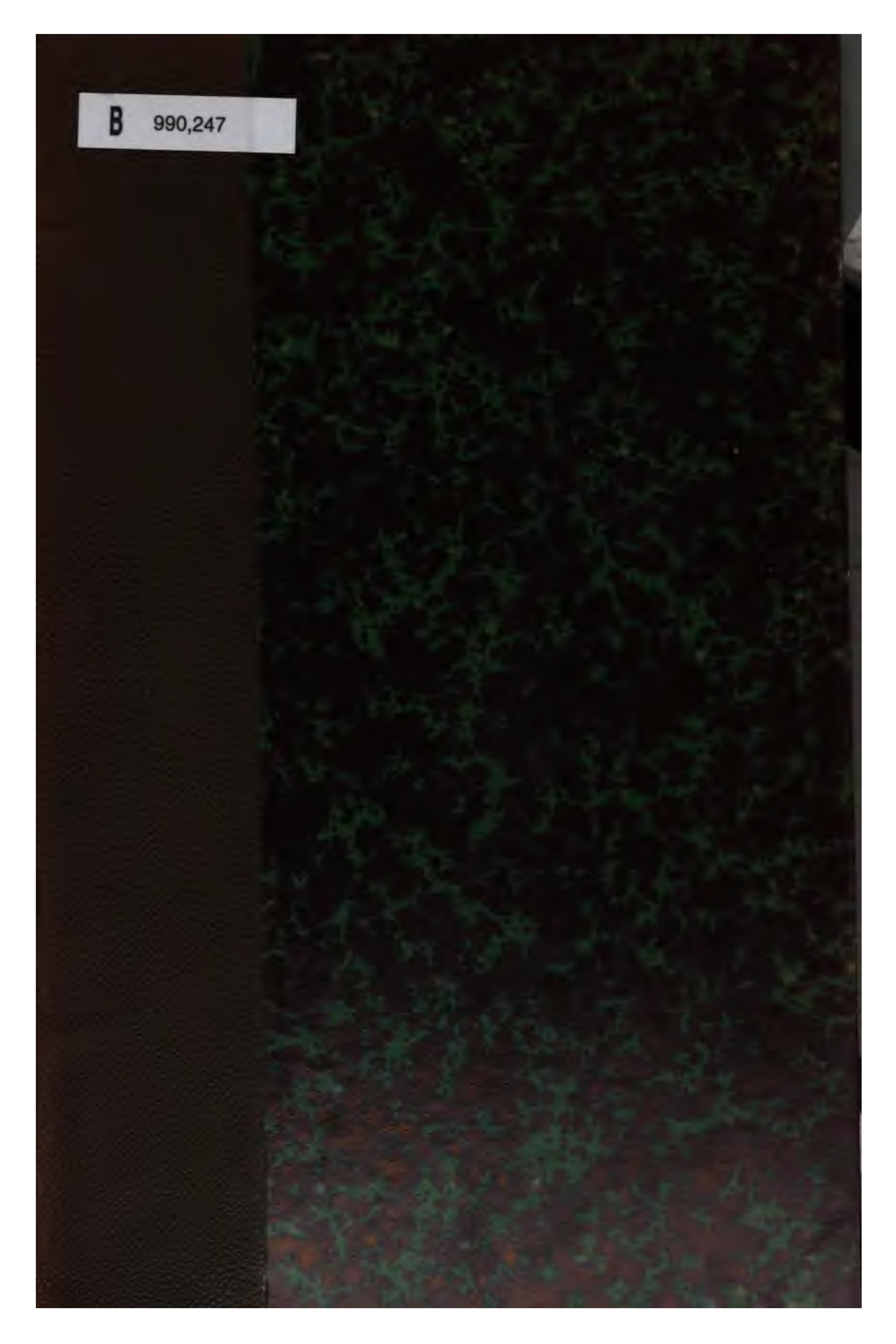
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

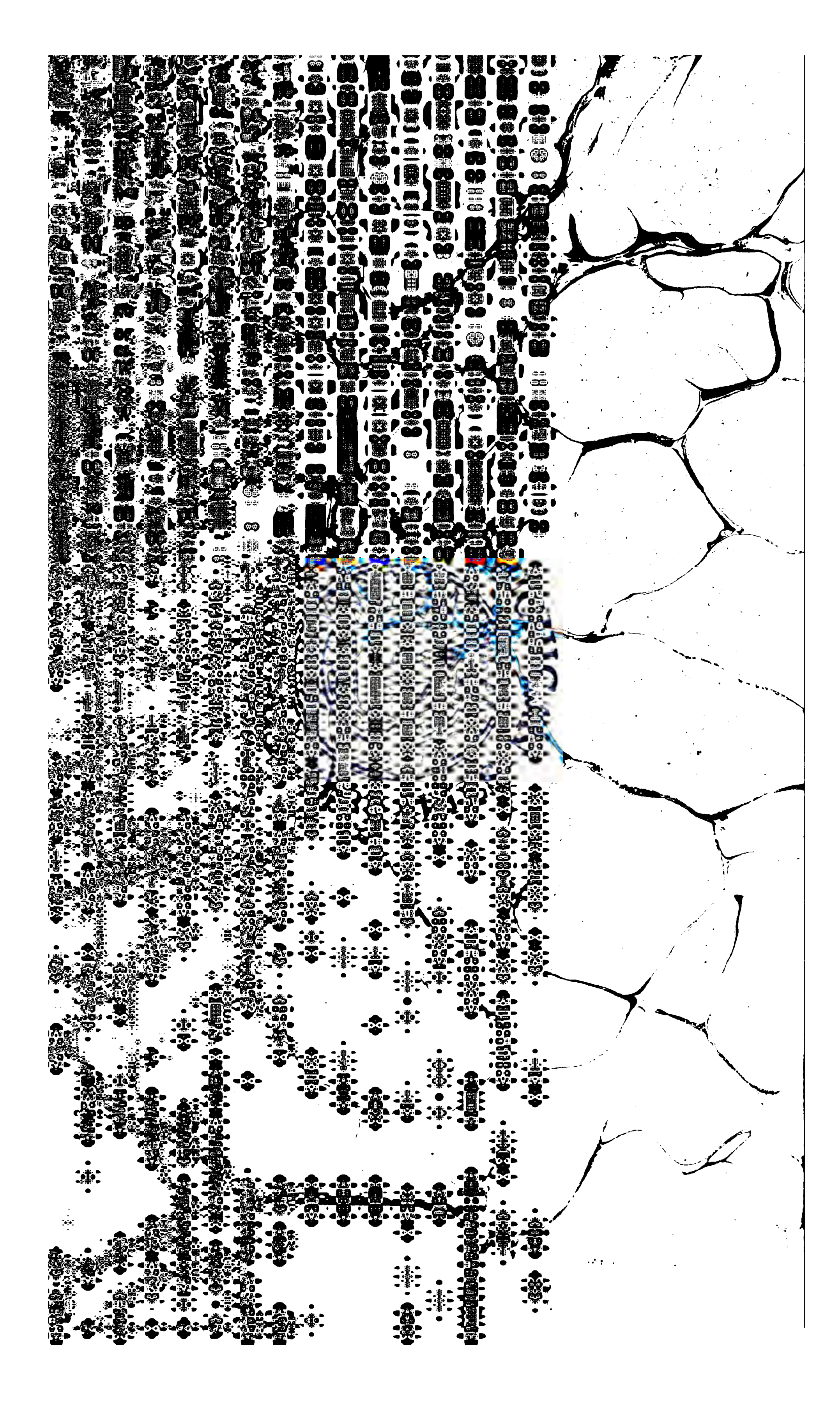
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

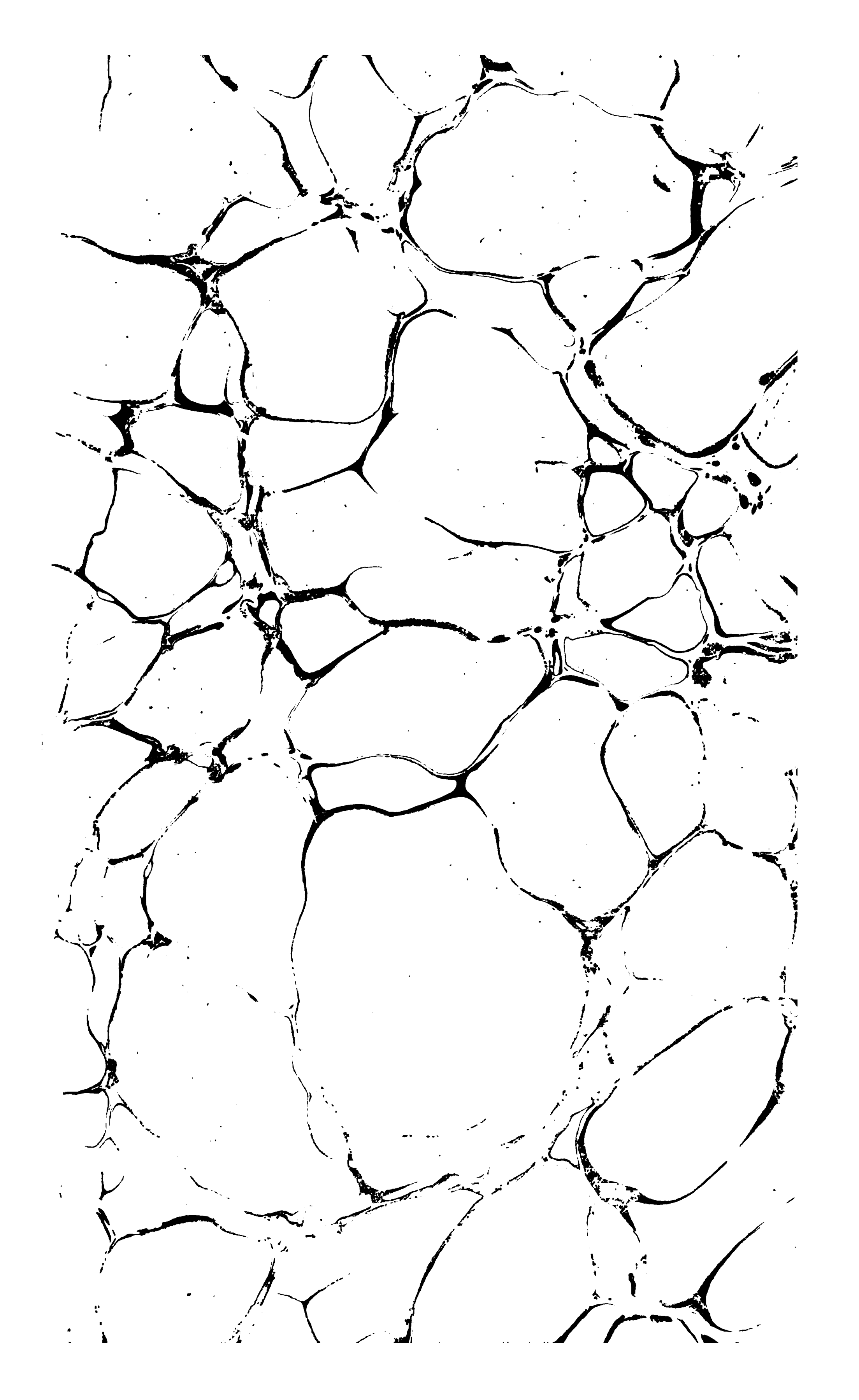
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

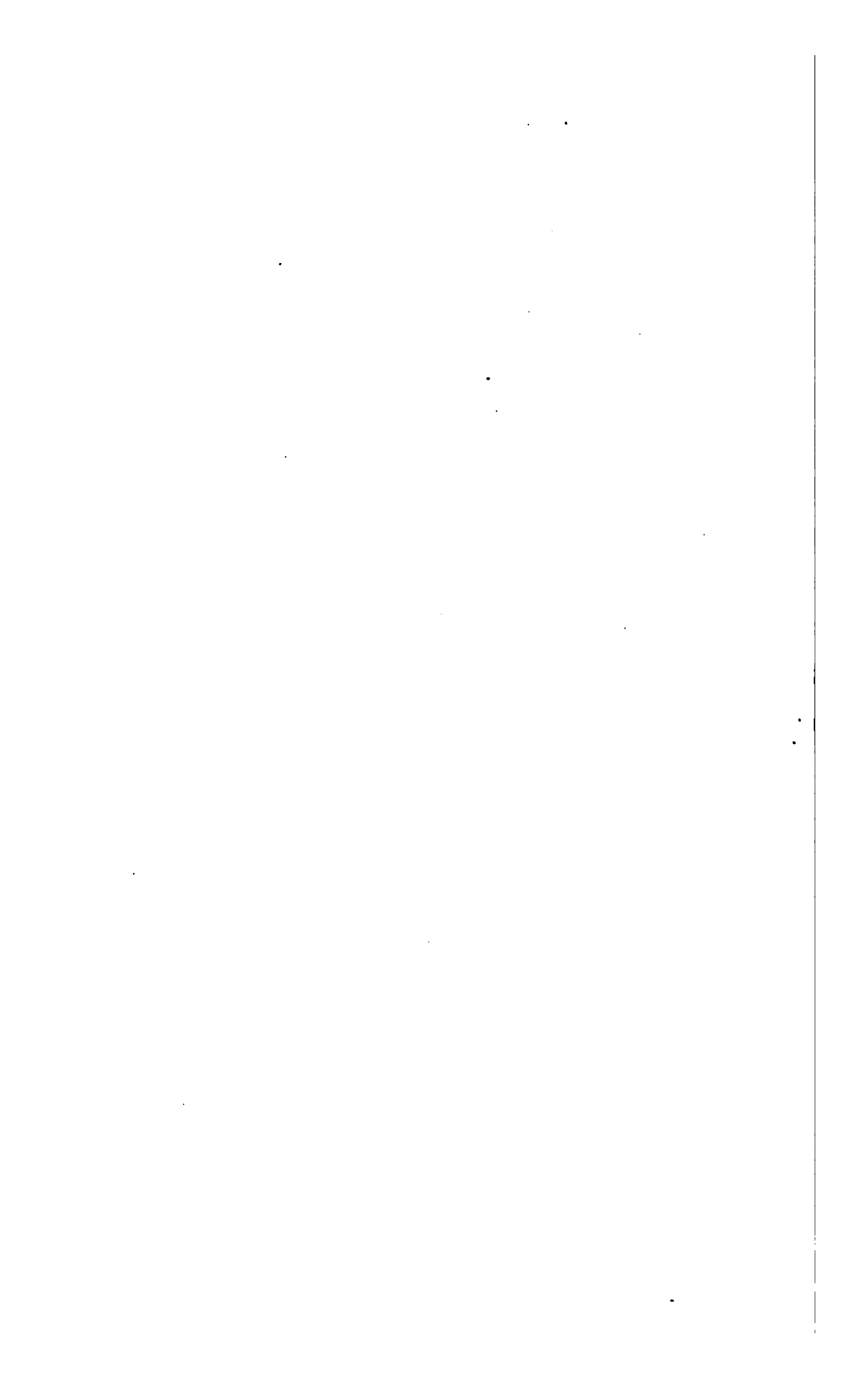


B 990,247









ADIEUX AU MONDE

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE

MOGADOR

Cet ouvrage est complètement inédit et n'a paru dans aucun journal.

2

PARIS
LOCARD-DAVI ET DE VRESSE
RUE DE L'HIRONDELLE, 16.

1854

1070501-190

MÉMOIRES

DE CÉLESTE MOGADOR

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

LA DAME AUX PERLES

Par Alex. DUMAS, fils. — 4 vol.

On se souvient de l'immense succès de la **Dame aux Camélias**; M. Alexandre Dumas, fils, a donné un pendant à son chef-d'œuvre en écrivant la **Dame aux Perles**. Ce n'est plus seulement un roman de jeunesse, c'est une étude du cœur humain dans ses replis les plus secrets.

HEURES DE PRISON

Par madame LAFARGE (née Marie Capelle). — 3 vol.

Le nom seul de madame Lafarge dit ce qu'est cet ouvrage. Quelle que soit l'opinion que l'on se soit faite sur elle, qu'on la croie innocente ou coupable, il est impossible de rester indifférent à ces récits entraînants où la magie du style s'unit à la force des pensées.

DU SOIR AU MATIN

Par A. DU CASSE. — 1 vol.

Initier les personnes qui n'ont jamais fait partie de l'armée à quelques habitudes de la vie militaire, rappeler à ceux qui ont été soldats quelques souvenirs de garnison, retracer pour ceux qui sont encore au service quelques scènes de leur vie intime, amuser un peu tout le monde, voilà quel est le but de ce livre.

LES

PETITS-FILS DE LOVELACE

Par Amédée ACHARD. — 3 vol.

Les qualités qui distinguent cette œuvre placent M. Amédée Achard au rang de nos romanciers de premier ordre C'est un de ces drames effrayants de la vie du grand monde dont Balzac nous a, le premier, révélé les mystères.

LES

CHASSEURS DE CHEVELURES

Par le capitaine **MAYNE-REID**, traduit par **Allyre Bureau**.

Rien de plus saisissant que le roman du capitaine Mayne-Reid. Toutes ses relations sont empreintes d'une originalité dont la plume des Fenimore Cooper et des Gabriel Ferry pourrait seule donner une idée. La traduction de M. Allyre Bureau a tout le mouvement, tout le dramatique qu'indiquait le sujet.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

ADIEUX AU MONDE

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE

MOGADOR

41
404

Cet ouvrage est complètement inédit et n'a paru dans aucun journal.

2

PARIS
LOCARD-DAVI ET DE VRESSE
RUE DE L'HIRONDELLE, 16.

1854

Traduction et reproduction interdites suivant les traités.

848
M8460
A33

V.2

VII

Saint-Lazare.

Il y eut un temps d'arrêt. La porte s'ouvrit ; nous entrâmes sous une voûte. Le bruit des roues produisit un roulement lugubre. La respiration me manqua. La voiture me passant sur la poitrine ne m'eût

pas fait plus de mal. Les portes se refermèrent sur moi.

J'entendis une voix crier :

— Voilà le panier-à-salade, venez donc voir les nouvelles. Y en a-t-il beaucoup ?

Une autre voix, celle de notre conducteur, sans doute, répondit :

— Ma foi, je suis complet.

On nous fit descendre. Un homme vint au devant de nous. On lui remit une feuille.

— Ah ! dit-il, il y a des corrections. Où sont les voleuses ?

L'idée qu'on pouvait me confondre avec elles me fit regarder les deux sœurs, comme si je voulais les désigner.

— Allons, suivez-moi.

Nous traversâmes des grilles, des cours, des couloirs, et nous montâmes dans une grande salle où on nous laissa. Il y avait une double grille au milieu de cette pièce. Deux pieds d'intervalle séparaient chaque grille. C'était un parloir où on ne pouvait causer qu'à distance.

Les femmes condamnées ne savaient pas encore le temps qu'elles avaient à faire. Leurs inquiétudes à cet égard avaient un caractère bien différent. L'une d'elles disait :

— Pourvu que je n'aie qu'un mois ! Je me suis battue avec mon homme chez un marchand de vins. Un sergent de ville s'est trouvé au milieu, c'est pas ma faute.

— Ah ! murmurait une vieille, qui était assise sur un banc, je n'ai qu'une peur, moi, c'est qu'on ne m'en mette pas assez. Il n'y a que huit jours que je suis sortie. Je n'ai pas d'asile ; je ne suis heureuse qu'à Saint-Lazare.

J'eus malgré moi un frisson à l'idée qu'on pouvait aimer une prison.

Je demandai à une femme qui était près de moi :

— Savez-vous, madame, quand on vous

envoie à la correction, combien de temps on vous y laisse?

— Ça dépend de l'âge que vous avez : on peut vous garder jusqu'à vingt et un ans.

— Six ans ici! m'écriai-je... Ah! vous dites cela pour me faire peur! N'est-ce pas qu'on n'a pas le droit de me garder six ans malgré moi?...

Je m'étais adressée à une fille de la Cité : à une de ces femmes immondes, sans cœur, sans âme, qui insultent le malheur, qui ne viennent jamais en aide à la misère, qui blasphêment à chaque instant, qui se font une gloire de leurs vices. Ces femmes se disent l'une à l'autre : J'ai bu une bou-

teille d'eau-de-vie! J'ai donné ou reçu tant de coups de couteau! J'ai pour amant un voleur célèbre. — Celle qui peut se vanter de cela est admirée des autres. Ces femmes se coiffent d'un foulard sur l'oreille : elles ont des signes de ralliement. Elles sont la terreur des inspecteurs. Car, lorsqu'elles sont en contravention, elles se défendent. Il y a souvent entre elles et les agents des rixes fort dangereuses.

C'est à une de ces créatures que je m'étais adressée, aussi, prit-elle plaisir à me faire souffrir.

Toutes ces petites coureuses-là, dit-elle à haute voix, ça nous fait du tort. Je ne serais pas fâchée qu'on les tienne en cage. T'es sûre de ton affaire, va! Tu ne rigole-

ras pas de sitôt ! Quand j'en connais, moi, je les fais pincer.

Je me mis à pleurer. Elle se mit à chanter :

« *Y a pas de plaisir sans peine, la faridondaine.* »

— Pleures pas, la môme, disait une autre :

« *Un plain se tire, une boule de son se mange.* »

Heureusement qu'on vint nous appeler, car j'allais répondre quelque impertinence à ces misérables, et je me serais fait une méchante affaire.

La nuit était venue : l'homme qui entra leva sa lumière pour nous voir, et reconnaissant plusieurs figures :

— Oh ! dit-il, voilà des abonnées!

On nous conduisit dans un bureau, on appela chaque nom l'un après l'autre.

— La Huche !

La femme qui m'avait fait tant de mal avança, la tête haute, le poing sur la hanche.

L'homme lisait sur une feuille : la fille La Huche, pour s'être battue sur la voie publique, trois mois.

Elle courut sur le gardien, les poings

fermés, en l'agonisant d'injures. Les garçons de salle l'emmenèrent. Elle écumait.

On entendit pendant plusieurs secondes des jurons affreux.

— Huit jours de cachot, dit en écrivant au bas de la feuille le gardien encore tout pâle de la secousse qu'il venait de recevoir.

On lut ainsi la feuille de chacune. Le tour des deux sœurs arriva.

— Les filles Thion !

Pour avoir volé le sac d'une dame aux Champs-Elysées, trois ans de correction.

— Emmenez-les aux petites jugees.

— Il ne restait que moi et la mendiante. J'attendais; j'espérais qu'on allait me fixer une époque.

— Laquelle de vous deux s'appelle Céleste ?

— Moi, monsieur, lui dis-je en m'avançant près de la lumière.

— Vous n'êtes jamais venue ici?

— Non, monsieur.

— Vous n'avez jamais été arrêtée?

— Non, monsieur.

— Conduisez ces deux-ci aux insoumises, dit-il en nous montrant au garçon. Vous recommanderez la fille Céleste.

Puis il ajouta, comme s'il se parlait à lui-même : c'est bien inutile; au milieu de tous ces mauvais sujets, si elle n'est perdue qu'à moitié, elle se perdra tout à fait.

Nous fîmes beaucoup de détours pour arriver dans un énorme couloir. Il y avait des petites portes numérotées tout du long de ce couloir, à droite et à gauche. Vers le milieu, on nous dit de nous arrêter; on ouvrit deux petites portes et on nous fit entrer chacune dans une cellule.

J'avançai à tâtons : je trouvai un lit en fer; je m'assis dessus et je finis par m'endormir toute habillée.

Le jour commençait à peine, que je fus

réveillée par quelqu'un qui causait à demi-voix au pied de mon lit. Il y avait à chaque cellule une grande fenêtre carrée, sans carreaux, avec une grille en treillage. Cette fenêtre donnait sur le couloir. C'est dans ce couloir que l'on causait.

— Allez-vous en donc, disait une voix. Vous savez bien qu'il est défendu de parler aux insoumises. Si vous voulez faire un mois de plus, à votre aise.

Profond silence! Je ne me rendormis plus. On sonna une cloche. Ma porte s'ouvrit et une femme entra chargée d'effets. Elle me dit de me déshabiller, et me fit mettre les chemises de la maison. Il y avait écrit devant sur la poitrine, *Prison de*

Saint-Lazare. Je mis la main dessous pour empêcher la chemise de toucher ma peau en cet endroit. Il me semblait que l'inscription allait s'imprimer sur mon corps.

Étendez les bras que je vous essaie une robe.

Et elle me mit une espèce de sac en bure grise, un tablier bleu à mille raies, un bonnet de laine noire à trois pièces, sans dentelle, un fichu de coton à fleurs. N'ayant pas de sabots à mes pieds, elle me permit de garder mes souliers.

Je vis plusieurs têtes, coiffées comme moi, qui guettaient à la porte pour me voir. C'est toujours comme cela quand il arrive une nouvelle.

Une, plus hardie que les autres, poussa ma porte et me dit :

— Vous pouvez sortir, la cloche est sonnée ; si vous voulez, je vais vous conduire au réfectoire.

— De l'ordre et en rang.

Toutes se mirent deux par deux. On me plaça la dernière avec une jeune fille de ma taille.

Nous montâmes dans ce qu'on appelait le réfectoire. Il y avait trois tables très longues, avec des bancs de bois de chaque côté. On dit une prière en commun, puis on nous donna de la soupe. Toutes eurent fini en même temps.

On passa dans une classe disposée pour qu'on pût y prendre des leçons d'écriture, de musique et de calcul. Cela durait deux heures.

On se rendait ensuite dans un atelier. Chacune allait prendre sa place. On brodait des crêpes de Chine. Il y avait entre les deux fenêtres un bureau élevé, où se tenait la sous-maîtresse, mademoiselle Bénard. C'était une femme d'environ trente ans, d'un extérieur agréable. Elle nous fit approcher pour nous indiquer des places, et elle m'adressa quelques paroles bienveillantes. Je la pris tout de suite en amitié. C'était une excellente personne, trop douce, trop bonne pour les diables qu'elle avait à diriger.

A midi, on faisait un second déjeûner, puis on descendait à la récréation, dans une espèce d'enclos, sans arbres, sans fleurs, des murs tout autour de cinquante pieds de haut.

On jouait à toutes sortes de jeux. Les plus grandes étaient deux par deux et ne parlaient que très peu aux plus petites. Elles s'aimaient au point d'être jalouses de l'amitié des autres.

Il y avait une nommée Denise, qui dès le premier jour s'était attachée à moi. Elle me faisait des petits cadeaux; tantôt une aiguille, tantôt des plumes. Elle n'était pas chiche de compliments.

Un jour sa camarade en prit tant de ja-

lousie qu'elle me fit une scène. Mademoiselle Bénard me pria de ne plus lui parler. Elle m'écrivait. Un jour on trouva une de ses lettres. On la mit *au séparé*. Quand elle sortit, au bout de huit jours, elle vint à mon métier, m'embrassa et me dit : — On peut me mettre *au séparé*, au cachot, toute ma vie, cela ne m'empêchera pas de t'aimer toujours.

Mademoiselle Bénard me gronda de m'être laissée ainsi embrasser.

Je lui répondais, sans comprendre ses reproches, que je ne pouvais pas empêcher qu'on eût de l'amitié pour moi.

C'était un vrai garçon que cette Denise. Elle avait les cheveux coupés et faisait sa

raie de côté. Sa figure était franche, hardie; rien ne lui faisait peur. Quand on la punissait, elle chantait. C'était un diable. Elle n'était pas méchante, mais incorrigible. Comme on lui défendait de me parler, elle me donnait des rendez-vous partout. Elle avait toujours quelque chose à me dire. Elle me mangeait de caresses. Je m'étais attachée à elle, et au lieu d'éviter les occasions de la voir je les cherchais.

Ce fut à mon tour, quand elle parlait aux autres, d'avoir du chagrin; je la boudais. Elle m'envoyait alors des dessins charmants qu'elle faisait elle-même, avec les soies plates de toutes couleurs qui servaient à broder les châles, ou faisait sur

du papier blanc des fleurs, des oiseaux; et on s'envoyait cela les unes aux autres. La sous-maîtresse n'y voyait rien.

Quand le soir les autres allaient jouer, après le travail, j'allais m'asseoir auprès d'une fenêtre, non pour voir dans la rue, cela n'était pas possible, il y avait en dehors un auvent formant en haut un soupirail par où nous venait le jour, mais pour entendre passer les voitures, pour entendre crier les marchands. Les Normands qui vendent de la romaine dans des hottes me paraissaient si heureux d'être libres! J'aurais donné dix ans de ma vie pour être libre de sortir une journée.

Denise venait près de moi et me disait :

artir! me quitter.
que je meure
eurait.

ourrais partir. Je
ortir d'ici.

ien à faire. J'ai
me faire inscrire.
on ne te réclame
Je connais de
s palais, où on a

esse de celle où

alors.

t fois.

— Tu viendras me voir, n'est-ce pas? me disait-elle.

Elle était si pressante que je le lui promis

Pourtant je lui dis de renoncer à cette idée; que cette existence était la plus malheureuse du monde. Je pensais à Thérèse.

— C'est une erreur, me dit-elle. Tu n'as vu que la basse classe de ces femmes, les laides ou les sottes. Mais j'en ai connu, moi, qui se sont fait une petite fortune, qui ont de beaux appartements, des bijoux, des voitures, qui ne sont en relations qu'avec des gens de la plus haute société. Si j'étais aussi jolie que toi, j'aurais bien

vite fait mon affaire. Tu seras bien avancée de te marier à un ouvrier qui te battra peut-être, ou bien te fera travailler pour deux. Et puis tu es venue ici. Tu auras beau faire, on le saura et on te le reprochera.

— Je ne crains pas cela. Je n'ai pas fait de mal.

Elle se mit à rire et me dit :

— Comment le prouveras-tu ?

Je n'eus rien à répondre.

Elle reprit.

— C'est égal, quoi que tu fasses, viens me voir quand nous serons sorties. Je ne

veux pas faire comme ces déhontées qui vont, le nez au vent, montrer ce qu'elles font à mille personnes, se faire connaître de tout Paris. Je resterai dans un salon, je mettrai de l'argent de côté, puis après je vivrai à ma manière. Tu viendras avec moi si tu veux.

L'heure de rentrer au dortoir était arrivée. Nous descendîmes doucement.

Tout ce qu'elle venait de me dire me dansa dans la tête toute la nuit. Je me voyais riche, couverte de bijoux, de dentelles. Je regardai dans mon petit morceau de miroir; j'étais vraiment jolie, et pourtant le costume n'était pas avantageux.

Puis, tout d'un coup, je fus honteuse de la pensée que je venais d'avoir.

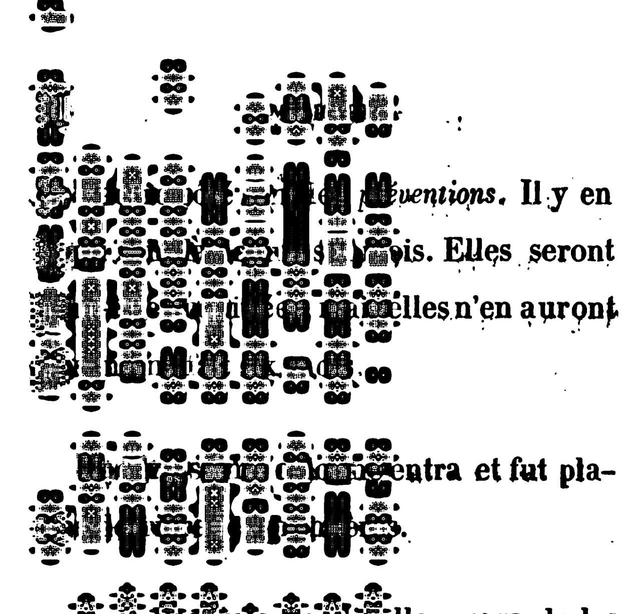
C'était un dimanche. Nous allâmes comme de coutume à la messe. Toutes les sections de Saint-Lazare y étaient, mais séparées avec la plus grande précaution. La chapelle était faite à peu près comme la salle du théâtre Chantereine. Il y avait de chaque côté de l'autel un escalier qui conduisait à un galerie grillée. D'un côté étaient les petites voleuses, qu'on appelait les petites jugées. De l'autre côté, où j'étais, les insoumises. Il existait entre les jugées et les insoumises une grande distinction ; elles avaient le plus profond mépris les unes pour les autres. La surveillance était extrême. Les colonnes ne

sortaient que les unes après les autres, pour que l'on ne pût pas se rencontrer. Toute correspondance était punie sévèrement.

Le bas de la salle était également disposé comme un théâtre. Il y avait des séparations, comme il y en a dans les théâtres, stalles d'orchestre, orchestre, parterre.

Les corrections entraient toujours les premières et sortaient les dernières. Denise, placée derrière moi, me donnait des détails sur tout ce qui entrait.

— Tiens, vois-tu celles qui entrent là et qu'on place en premier, ce sont les adultères et les *batteries*. Celles que l'on place



... *préventions.* Il y en
... fois. Elles seront
... qu'elles n'en auront
... ds.

... entra et fut pla-
...

... elle, regarde-les
... plus tard, si tu les
... voleuses... quand
... qu'à un certain
...

... doucement, avec
... Mais bientôt on
... masse de femmes
... d, dans la partie
... arterre. Elles se

bousculaient les unes sur les autres. Elles tâchaient d'être sur les premiers bancs, peut-être pour mieux entendre la messe, mais avec tant d'inconvenance que les inspectrices furent obligées d'intervenir. C'était bien curieux à voir. Toutes portaient à peu près le même costume que nous.

Chaque femme condamnée descend aux ateliers. A cette époque on leur faisait faire des boîtes d'allumettes. Il y a de très bonnes ouvrières, et comme elles sont forcées de travailler, en sortant elles ont une petite masse d'argent. C'est un mélange dont on ne peut pas se faire une idée. Que de femmes j'ai reconnues plus tard élégantes et fières, que j'avais vues sous cet unifor-

[illegible] défigurées par
[illegible] maladies. Il y en
[illegible] jolies. Presque
[illegible], ont une cer-
[illegible]nes ont un joli
[illegible]anc sous le bon-
[illegible] des camisoles
[illegible] soie. Les plus
[illegible] des maisons. Les
[illegible] ont soin d'elles
[illegible], de l'argent et
[illegible]semaines. On dit
[illegible] telle! elle reçoit
[illegible]cratie du lieu.
[illegible]cours de vieilles
[illegible]ent, qui font leur
[illegible] de l'argent ; les
[illegible]nent quand elles

sont en liberté leur envoient beaucoup. En général elles sont généreuses, elles paient pour tout le monde. On les appelle les Panuches. Toutes ces femmes, pendant l'office, regardent en l'air, causent, font passer des petits papiers aux femmes de l'infirmerie, aux voleuses, aux prévenues. Elles font des signes aux corrections. On les leur rend. Pendant que les surveillants écoutent la messe, tous ces petits manéges s'accomplissent. On montre sur ses doigts combien de temps on a encore à faire. On envoie des baisers en signe d'adieu! Le dimanche est vraiment un jour de fête.

Denise était à la correction depuis trois ans. Elle avait eu une amie qui était de-

venue femme, et qui faisait partie d'une des colonnes qui venaien d'entrer. Elle se pencha et mit deux doigts hors de la grille.

Denise s'était empressée de me montrer la Blonde, comme elle l'appelait.

— Tiens, vois-tu sur la banquette du fond, une femme qui a un mouchoir à grands carreaux, à côté d'une borgnesse. Cette femme qui baisse la tête, qui a des cheveux blonds, un foulard bleu et blanc autour du cou ?...

— Oui, mais je ne puis voir sa figure.

Et je m'avançai plus près de la grille.

— Elle écrit sur ses genoux. Tiens ; elle lève la tête ; comment la trouves-tu ?

Je regardai bien avant de répondre. C'était une fille qui pouvait avoir de dix-huit à vingt ans. Ses cheveux étaient si beaux, que je regardai au-dessus de sa tête s'il n'y avait pas en l'air un rayon de soleil qui leur donnait ce brillant et cette couleur dorée. Ses yeux étaient grands, d'un bleu tendre. Leur grande expression de douceur annonçait un caractère faible. Son front était encadré de deux boucles. Cette coiffure devait être celle qui lui allait le mieux. Elle le savait et bravait le réglement en se frisant tous les jours. Sa figure était longue, son nez long, un peu aplati du bas. Sa lèvre in-

férieure dépassait la supérieure. La bouche était grande, les dents mal rangées, mais blanches. Elle avait de vilaines choses, pourtant la blancheur de sa peau, ses beaux yeux et ses cheveux qui dissimulaient en tombant de chaque côté son menton de galoche, en faisaient une fille agréable. Elle me parut avoir quatre pieds et demi; ses épaules étaient larges, mais un peu hautes.

Je dis à Denise qui attendait la fin de cet examen :

— C'est une drôle de figure; le bas est affreux, commun; le haut est admirable. Quel est son caractère? Elle doit être bonne.

— Oui, me dit Denise, mais elle a le caractère comme la figure : c'est-à-dire, qu'elle en a deux. Elle est fantasque, elle est insouciante. On peut lui dire ou lui faire des choses désagréables ; elle ne se fâchera pas, puis, un autre jour, où on ne lui dira rien, elle s'emportera sans motifs. On pourrait la croire un peu folle. Elle a été bien élevée. Elle a une belle-mère. Elle s'est sauvée. Je ne sais pourquoi on l'a fait enfermer ici. En sortant, elle est entrée en maison.

Je tournai la tête et je vis, au bout de la grille où j'étais, une petite fille de douze à treize ans, qui faisait des efforts inouis pour être aperçue d'en bas.

— Regardez donc comme cette petite se remue.

— C'est pour tâcher que sa mère, qui est là aux prévenues, la regarde. Vois-tu cette grosse femme qui tourne les yeux de notre côté ? C'est sa mère. Elle a vendu sa fille. Elle va être condamnée au moins à trois ans. Cette petite que tu vois là a fait ce qu'elle a pu pour la défendre, mais son autre fille qu'elle a vendue, il y a deux ans, l'a dénoncée et l'a chargée à outrance, parce qu'elle lui avait fait des scènes pour avoir de l'argent.

Cette femme me fit horreur. J'en détournai les yeux.

A l'autre bout du banc des prévenues, il y avait une petite femme brune, délicate, qui avait l'air souffrant. Je la fis remarquer à Denise.

— Ah ! c'est la femme en couches, celle-là ! Elle a fait assez de bruit, en arrivant ici. Elle était mariée à un brave homme qui l'adorait. Il lui donnait tout ce qu'elle voulait, et, comme il faisait de très belles affaires, il n'y avait rien de trop beau pour sa femme. Il paraît qu'elle était très pincée, très sévère pour les autres. On ne l'aimait guère. Son mari fit un grand voyage. Il resta un an absent. Quand il arriva, une bonne voisine lui annonça qu'il était père depuis huit jours. Il paraît que cette nouvelle ne lui fit pas tout le plaisir qu'on aurait pu croire, car il ne rentra pas chez lui, et revint, dans la nuit, avec le commissaire de police. Il fit arrêter sa femme, ainsi que son commis qui était

monté pour la soigner. Le mari, qui était un mouton, s'était changé en loup.

— Pauvre femme! dis-je en la regardant. Elle est bien à plaindre.

— Tu la trouves à plaindre, fit Denise étonnée. Moi, je ne la plains pas; c'est sa faute. On ne vole pas les gens. Si cet homme ne lui convenait pas, fallait pas qu'elle l'épouse. Quand on a une langue pour dire oui, on peut bién dire non. Si, en sortant d'ici, on voulait m'épouser, je refuserais parce que je veux être libre. Une autre, une femme comme celle-là, par exemple, se marierait et serait libre tout de même. Tiens, regarde la seconde

femme sur le sixième banc. Voilà une femme qui est à plaindre ! Tu vois comme elle est jolie ! c'est une Bordelaise. Un homme, assez beau garçon, lui a fait des propositions. Elle l'a épousé, croyant qu'il l'aimait. Pas du tout, il l'a mise dans une boutique où sa beauté attirait du monde. Il a fini par lui dire ce qu'il attendait d'elle. Il la vendait lui-même au plus offrant et la battait, comme plâtre, quand elle refusait. La police s'en estmêlée. On les a arrêtées tous les deux. Il a donné son consentement, pour qu'on l'inscrive, afin qu'elle soit plus libre. Moi, je l'étranglerais. Mais elle l'adore, à ce qu'il paraît. Je crois que c'estde la peur.

— Eh bien ! moi je ne plains pas celle-

là : c'est une femme sans cœur, sans caractère, c'est une machine sans vie.

— Qui donc vous raconte tout cela?

— La fille de salle, qui va dans les cours, et avec qui je suis amie.

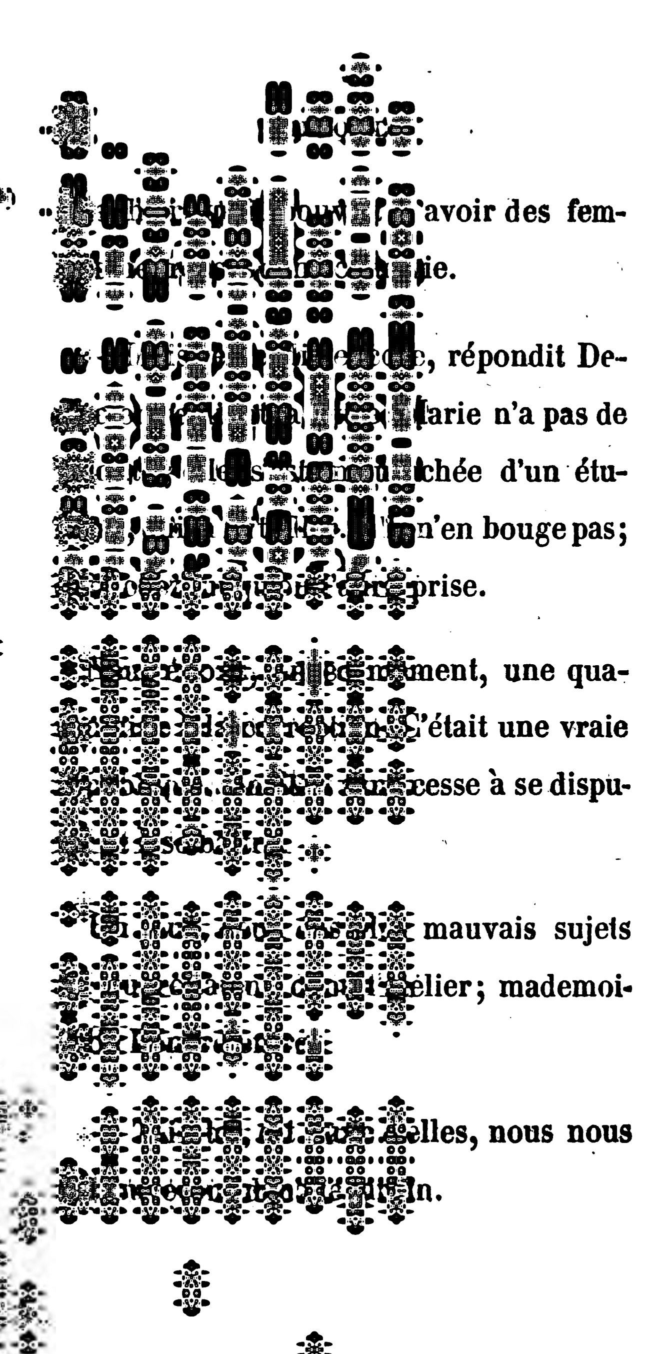
La messe finit, tout le monde sortit dans l'ordre où l'on était entré. Nous descendîmes. A la dernière marche, Denise se baissa et ramassa quelque chose qu'elle mit dans son fichu. Arrivées dans le jardin, elle m'emmena dans un coin, et tira un papier plié tout petit.

— Vois-tu, me dit-elle, elle m'aime plus que toi, celle-là; voilà deux ans qu'elle a quitté la correction. Elle ne m'oublie pas. Puis elle lut.

« Ma bonne chérie, le temps approche où tu vas prendre ta volée. Moi, si c'était à refaire, je ne le ferais peut-être plus. Je n'ai pas de chance, voici ma troisième condamnation. J'ai passé la nuit dans un hôtel du quartier Latin. J'ai été prise par la ronde. M'en voilà pour un mois. Je suis triste. Il y a loin de ce que je m'étais figuré à ce qui est. Si tu ne reçois pas mon billet, ce ne sera pas ma faute. J'ai peur d'avoir mal compris ton signe. Je pense bien souvent à toi. J'en suis à regretter la correction. C'est peut-être à cause de toi. Je t'embrasse.

» MARIE LA BLONDE. »

— Vous voyez que vous aviez tort de



[illegible] avoir des fem-
[illegible] ie.

[illegible], répondit De-
[illegible] arie n'a pas de
[illegible] chée d'un étu-
[illegible] n'en bouge pas;
[illegible] prise.

[illegible] ment, une qua-
[illegible] C'était une vraie
[illegible] cesse à se dispu-
[illegible]

[illegible] mauvais sujets
[illegible] elier; mademoi-
[illegible]

[illegible] elles, nous nous
[illegible] in.

Je croyais ce rendez-vous oublié, pas du tout : elles allèrent dans un coin, et se battirent à coups de pieds et à coups de poings.

Il y en avait d'une perversité incroyable et d'une hardiesse étonnante. Ainsi, une fille de douze ans prit la fuite par-dessus les murs, qui ont au moins soixante-dix à quatre-vingts pieds de haut. Une autre se sauva à la place d'une blanchisseuse. Enfin, comme tout ce qui est défendu devient une passion, ces enfants, ces femmes trouvaient des moyens et des ruses pour causer ensemble, pour s'écrire. Ce qui faisait le plus de ravages dans cette maison, à l'époque dont je parle, c'étaient ces affections, auxquelles je n'ose donner un

nom, entre des filles de douze et de quinze ans et des femmes de trente et de quarante ans.

Chaque lettre qui entre et qui sort est lue et marquée.

Malgré toutes les précautions, les embaucheuses trouvent moyen d'exercer leur infâme métier. On appelle embaucheuses, les femmes qui vont trouver une jolie fille et lui donnent l'adresse des maisons qu'elles représentent en en faisant un grand éloge.

Elles montent la tête à de pauvres enfants, qu'elles entraînent quelquefois du côté des écoles ou de la Cité, dans des bouges immondes, où elles meurent jeunes quand elles sont faibles. Ce qu'il y a

de plus horrible, c'est la perversité de la corruption dans ce milieu infernal. Il n'est pas rare d'entendre des enfants de dix ans vous dire ce qu'elles veulent être, et où elles iront quand elles auront l'âge.

Le parloir est au rez-de-chaussée, la correction au troisième. Il y a dans le mur un tuyau qui vient d'en bas. Quand on sonne, c'est un signal pour appuyer l'oreille contre l'entonnoir. On demande quelqu'un au parloir. Tout le monde lève la tête; tout le monde espère. Celle qu'on appelle court comme une folle, les autres sont tristes. Puis, quand elle remonte avec des provisions, toutes les autres l'entourent. Elle a vu quelqu'un qui vient du dehors; il semble qu'elle rapporte des nouvelles d'un autre monde.

J'étais là depuis un mois, sans que personne m'eût donné signe de vie. C'est alors que l'on souffre : quand on est condamné, on compte chaque heure, chaque minute, qui vous rapproche de la délivrance. Quand un ami vous écrit, on sait que quelqu'un pense à vous. Mais rien, rien! Aussi, avais-je des moments de rage, où, emportée par la violence de mon caractère, je jurais de me venger, de faire pis que tout le monde. Ces moments d'exaspération ne duraient pas longtemps, mais ils me gâtaient le cœur.

Nous avions avec nous une fille nommée Augustine, qui était à peu près de mon âge. Cette fille était d'une gaîté intarissable ; quand j'étais triste, Denise allait la

chercher. Je ne puis la comparer qu'à un singe. Elle nous annonça que son père était décidé à la retirer de Saint-Lazare.

— Je lui ai persuadé que je deviendrais ici pire que je ne suis, et il a cru que c'était possible, ajoutait-elle en éclatant de rire. Pauvre bonhomme de père, je vais le lâcher au bout de la rue.

Je lui dis que c'était mal.

— Merci, me dit-elle, il ma *promis*, si je me conduisais mal, d'employer, avec son tire-pied, un procédé de correction qui n'est pas caressant du tout. Pour sortir, j'ai répondu que j'y consentais; mais je

sais comment il s'en acquitte, et j'aime mieux me donner de l'air.

Le soir, elle vint me trouver dans la cour, et me dit d'un air grave : J'ai quelque chose à vous demander.

Je crus qu'elle allait me faire quelques plaisanteries ; je la suivis dans un coin, un peu défiante ; elle m'arrêta, regarda si on ne l'entendait pas, et me dit :

— Je sors demain, je n'ai pas d'effets. Vous êtes grande comme moi, voulez-vous me prêter les vôtres? je vous les renverrai dans deux jours ; je vais aller en maison. On m'en donnera, je vous ferai rapporter de suite ce que vous m'aurez prêté. Seule-

ment, ne le dites à personne, parce que cela est défendu.

Je lui fis observer que je n'avais que cela; que, si je le lui prêtais, il fallait qu'elle me le renvoyât de suite.

Elle me fit tant de promesses, que je crus à sa sincérité, et que je consentis.

Elle partit. Quelques jours après, comme elle ne me renvoyait rien, je fis part de mes inquiétudes à mon amie.

— Sotte! pourquoi ne m'en as-tu rien dit? Tu es refaite de tes effets. Ce sera amusant quand tu partiras d'ici.

— Quant à cela, la maison me fournira bien un sac pour m'ensevelir : je ne sortirai jamais d'ici.

— Te voilà avec des idées noires. Tiens, on sonne la récréation ; viens en bas.

Je la suivis.

Il y avait, dans notre enclos, une porte qui était le sujet de la curiosité générale. Cette porte, qui était cintrée par le haut, était exhaussée au dessus du sol : il fallait monter deux marches pour y arriver. Nous ne l'avions jamais vue ouverte. On cherchait toujours à voir, par une fenêtre ou par un trou, ce qui se passait à l'intérieur ; et, comme on n'avait rien décou-

vert, chacune avait une idée. C'était l'amphithéâtre de l'infirmerie. Il y avait des internes qui travaillaient les cadavres ; il leur était défendu d'ouvrir cette porte. Ils devaient entrer et sortir par une autre porte, qui donnait sur la cour de l'hôpital. Je partageais alors l'ignorance générale au sujet de cette porte mystérieuse.

Ce jour-là, sans doute, on avait égaré la clé de la grande porte ; on était entré par la petite, et on l'avait poussée sans la fermer. Je descendais avec Denise, qui me laissa pour aller parler à une autre. Je passai près de la porte, je montai les deux marches, et je la poussai doucement par un mouvement machinal. A ma grande

surprise, la porte s'ouvrit; je me penchai en avant. Tout à coup, je me redressai, comme poussée par un ressort; ce que je venais de voir était affreux. Je me raidis contre le chambranle de la porte. On eût dit que j'y étais attachée. J'avais vu, étendu sur une table de pierre, une jeune fille, dont le ventre et la poitrine étaient ouverts par de grandes incisions; elle n'était pas défigurée; ses yeux étaient à demi-ouverts. Le jour que fit la porte en ouvrant miroita sur sa figure. Je crus qu'elle avait bougé; je la regardai si fixement que ma vue se brouilla. J'attachai mes deux mains au mur, derrière moi; je restai le cou tendu, la bouche ouverte, l'œil fixe.

— Que fais-tu donc là? me dit Denise en s'approchant de moi.

Je fis un effort inouï pour m'arracher du mur, où il me semblait que j'étais scellée, et je me jetai dans ses bras.

Elle me fit descendre les marches et tira la porte pour la fermer.

— Es-tu folle, me dit-elle, d'un ton de reproche; si c'est conme cela que tu te distrais de tes idées noires, tu choisis bien.

Je voulus oublier ce que je venais de voir. Ce fut plus fort que moi. Je regardais toujours cette porte.

Quel sort! me disais-je. Si jeune! si jo-

lie ! mourir seule ! coupée en pièces ! sans qu'un parent, un ami, soit là pour rassembler vos restes. Mon Dieu ! est-ce vous qui faites ainsi la part de chacun !

— Viens en haut, me dit Denise, que le diable emporte celui qui a laissé cette porte ouverte.

Je passai une nuit affreuse.

Une de nous vint à mourir ; j'étais si triste que je changeais à vue d'œil.

Un jour, je me levai gaie, presque heureuse. Je dis à mon amie :

— Je ne sais ce qui va m'arriver d'heureux ; j'ai fait de beaux rêves.

— Tu es donc superstitieuse ? fit Denise en riant.

— Tout ce que tu voudras. Mes rêves me trompent rarement.

— Voyons, conte-moi le tien. Tu as rêvé qu'on prenait Saint-Lazare d'assaut et qu'on nous donnait la clef des champs.

Je ne répondis rien. J'allai m'asseoir à mon métier. Chaque fois qu'on ouvrait une porte, mon cœur battait. Une heure sonnait en même temps que la sonnette du parloir.

La femme qui écoutait le nom qu'on allait demander ne l'avait pas entendu, que je m'écriai : — C'est moi, n'est-ce pas ?

Elle se retourna et dit à haute voix : Céleste, au parloir.

Au lieu de courir comme les autres faisaient, je restai sur ma chaise, si tremblante, que je ne pouvais pas me lever.

— Conduisez-la, dit mademoiselle Bénard, elle n'y est jamais allée.

Denise s'offrit pour m'accompagner, et, sans attendre la réponse, elle m'entraîna vers l'escalier. Je m'arrêtai au second étage, les jambes me manquaient.

— Qu'est-ce que tu vas dire à ta mère? me demanda-t-elle en s'arrêtant aussi.

— Mais je vais lui dire tout ce qui s'est passé.

— Eh bien, si, comme tu me l'as dit, elle aime cet homme, ne le fais pas, sans savoir si elle le voit toujours. Il lui aura conté tout cela à sa manière. On pourrait bien t'oublier ici.

J'étais en bas. Un gardien me fit entrer et dit à ma compagne de m'attendre à la porte.

Ma mère était assise sur une chaise, au fond d'une grande salle, garnie de bancs en chêne, tout autour. Les dalles étaient blanches. Il y avait un Christ appendu au mur.

Je baissai la tête et j'attendis. J'avais perdu depuis longtemps l'habitude d'embrasser ma mère. Elle ne fit pas un pas vers moi. Je n'osai pas m'approcher.

— Malheureuse ! me dit-elle enfin, tu n'as pas honte de me faire venir ici.

Je relevai la tête : le ton avec lequel elle me parlait m'étonna. J'étais si sûre que c'était moi qui avais le droit de lui faire des reproches. D'abord, je ne sus que répondre ; puis, sentant le sang me bouillonner au cœur, je lui dis :

— J'espère, ma chère mère, que tu sais ce qui m'y a conduite, et que tu ne viens pas me faire des reproches. Tu as mis assez de réflexion à venir ici, tu dois être faite à l'idée de m'*y* savoir, et, puisque te voilà, à l'idée d'*y* venir.

— Oh ! me dit elle, il paraît que cela n'a pas changé ton caractère. Il n'y a que

trois jours que je sais que tu es ici. C'est le temps qu'il m'a fallu pour avoir une permission.

— Qui donc maintenant reçoit tes lettres ?

— Personne.

— On t'a pourtant écrit cinq fois.

— C'est faux : je n'en ai pas reçu une seule.

— Depuis combien de temps es-tu de retour à Paris ?

— Depuis un mois.

— Que t'a-t-on dit quand tu es arrivée?

tu as dû t'apercevoir que je n'étais pas là!

— On m'a dit la vérité.

— Et quelle est cette vérité?

— Que tu t'étais laissée entraîner par une femme et que tu t'étais sauvée de la maison.

— Et qui est-ce qui t'a dit cela?

Elle ne me répondit pas.

— Et comment as-tu su que j'étais ici?

— Il y a trois jours, une femme m'a arrêtée dans la rue, celle qui t'a fait prendre. Elle m'a dit où tu étais, en me faisant je ne sais quel conte, en me disant qu'elle était venue vingt fois, qu'on n'avait pas

voulu la laisser monter, qu'on lui avait dit que je n'étais pas revenue.

— As-tu demandé au marchand de vins si c'était vrai ?

— Non : à quel propos lui aurait-on défendu ma porte ?

J'hésitai un peu et je lui dis :

— Comment se porte M. Auguste ?

— Bien, me dit-elle, il m'a accompagnée ; il m'attend dehors.

Je regardais la porte. Je pensais à ce que m'avait dit Denise en descendant. Il me semblait le voir rire au travers du mur.

— As-tu adressé une pétition au préfet pour me faire sortir ?

— Je n'ai pas encore eu le temps : Auguste l'écrira demain.

— Non, lui dis-je, fais-la écrire par un autre, et surtout porte-la toi-même.

— Pourquoi donc ?

— Je te le dirai plus tard.

Il y avait une heure que j'étais au parloir avec ma mère. C'est le temps qu'on a le droit de rester.

— N'oublie pas d'écrire. Quand viendras-tu ?

— Dans quelques jours. J'écrirai demain.

Elle m'embrassa si froidement, qu'en remontant les escaliers je me mis à pleurer, et je dis à Denise :

— Tu avais raison : je suis perdue, je ne sortirai jamais d'ici. Pauvre Thérèse! je l'accusais d'oubli. — *Il* l'empêchait de voir ma mère et il gardait les lettres. Oh! je me vengerai un jour ou l'autre.

Le temps passait lentement. Je faisais mille projets sur ce que je devais dire à ma mère.

— Si je lui dis tout, pensais-je, et qu'elle me croie, c'est bien, mais si elle ne me croit pas, elle me laissera ici. Non, il vaut

J'étais au bout du grand corridor, que j'entendais encore ses sanglots.

Je partis comme j'étais venue, dans la même voiture. Il n'y avait que mon costume de changé.

Arrivée au dépôt, on me fit monter dans la chambre où j'avais déjà été. Il y avait foule : sept personnes dans cette petite pièce. Je restai là trois jours sans dormir et presque sans manger.

Le quatrième jour, M. Régnier me fit demander.

— Ah! ça, mon enfant, j'ai écrit à votre mère de venir vous chercher; comment ne vient-elle pas? Mais pourquoi

donc avez-vous l'uniforme de la correction ?

— Monsieur, c'est que j'ai prêté mes effets.

— Ah! et l'on a oublié de vous les rendre. Est-ce que vous avez été malade? vous êtes bien pâle.

— Oh! monsieur, lui dis-je, si vous saviez où l'on m'a mise. Nous sommes les unes sur les autres. J'ai peur de la vermine. Je suis avec une bande de mendiantes alsaciennes. Je n'ai pas mangé depuis mon arrivée, tout cela me dégoûte.

— Allons, je vais vous faire conduire à la pistole.

— Puis, tirant sa bourse, il me donna deux francs.

— Tenez, vous mangerez avec cela, et il me regarda avec un air de pitié et de bonté que je n'oublierai jamais.

La bonté et l'humanité de M. Regnier ne le mettaient pas à l'abri des rancunes auxquelles l'exposaient ses fonctions; à Saint-Lazare, c'était à qui le chansonnerait! Combien de fois j'ai entendu proférer contre lui des menaces de mort. Une fois même, M. Regnier a failli être victime de la fureur d'un de ces êtres à qui toute idée de discipline est insupportable, et qui haïssent instinctivement tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre dans la société.

Dans ce temps-là, les femmes arrêtées étaient conduites dans le cabinet de M. Regnier, il prononçait en leur présence la condamnation aux punitions administratives qu'elles avaient encourues. Une de ces femmes que j'ai essayé de dépeindre, quand je vous ai parlé de mon arrivée à la correction, une de ces femmes lui lança à la tête un énorme presse-papier en marbre qui, heureusement, ne l'atteignit pas. C'est même depuis ce moment que l'usage a été modifié, et que les condamnées apprennent seulement à Saint-Lazare la durée de la détention qu'elles auront à faire. Je ne crois pas, d'après ce que j'ai vu, que M. Regnier ait prononcé dans sa vie une seule condamnation injuste. Cependant les haines, qui ne pou-

vaient éclater en sa présence, couvaient dans le fond de ces cœurs ulcérés. J'ai entendu dire, non pas à une femme, mais à cent : Oh ! s'il y a une révolution, nous pendrons Regnier. Oh ! s'il y avait une émeute, nos hommes brûleraient Saint-Lazare. Pauvre monsieur Regnier ! si bon pour moi et pour tant d'autres, j'ai souvent tremblé pour ses jours.

Sur son ordre, on me conduisit à la pistole. C'était une chambre de quatre pieds carrés, avec une fenêtre garnie de barreaux, un lit de sangles, une petite table. Tous les prisonniers ont le droit, moyennant un franc par jour, d'aller à la pistole. Beaucoup préfèrent les salles communes, c'est moins triste que cette cellule.

La fin de la journée et la nuit me parurent un siècle. A onze heures, on me fit appeler. J'entrai dans le cabinet de M. Regnier. Ma mère y était.

— Vous allez vous en aller, mon enfant, votre mère promet de bien veiller sur vous. Faites bien attention : ne vous laissez entraîner par aucune de ces femmes que vous avez pu rencontrer; car si vous reveniez vous trouveriez en moi un juge sévère. Votre mère ne pourrait plus vous avoir. Je vous enverrais au couvent de Saint-Michel jusqu'à vingt et un ans. On rase la tête en entrant. Vos cheveux auraient le temps de repousser.

Je lui promis du fond de mon cœur

d'être sage, et lui dis que si jamais je revenais il pouvait m'enfermer pour le restant de mes jours.

Il me fallut attendre encore une heure pour qu'on allât me chercher des effets.

Enfin les portes s'ouvrirent : J'étais libre !

VIII

La chute.

L'air me parut embaumé ; je le respirais comme une fleur enivrante qui m'engourdissait et faisait circuler dans mes veines un bien-être inconnu. Libre ! m'écriai-je, et je courus jusqu'au quai sans tourner la

tête. Je m'arrêtai au bord du parapet; je regardai l'eau couler. Ma pensée s'en allait avec elle! Je fus arrachée de mon extase par ma mère, qui venait de me rejoindre, et me dit en me tirant le bras :

— Où vas-tu donc? ce n'est pas notre chemin.

— Ah! pardon, ma bonne mère, lui dis-je en l'embrassant à plusieurs reprises, pardon, j'ai l'air d'une folle, n'est-ce pas? Mais je suis si heureuse! Ah! que c'est bon d'être libre! vois donc la rivière! comme elle est indépendante! comme tout cela est joli! je ne m'en étais jamais aperçue. C'est vrai qu'il faut être privée des choses pour savoir ce qu'elles va-

lent. Oh! que je t'aime, ma bonne mère.
— Et je l'embrassai à la fâcher.

— Reste tranquille; tu vois bien que tu me chiffonnes. Je suis bien aise que tu y tiennes tant à ta liberté. Tu feras attention à ne pas recommencer.

Je n'étais pas à ce qu'elle me disait. Je répondais : oui maman.

— Nous allons rentrer : tu travailleras avec moi.

— Oui, maman.

Ne sois pas malhonnête avec ce pauvre Auguste.

Cela me tira de ma contemplation. Je la fis recommencer.

— Oui, me dit-elle, tâche de vivre en paix avec lui, pour l'amour de moi.

— Comment pour l'amour de toi? est-ce que tu espères le garder?

Ce fut elle qui s'arrêta et me regarda étonnée.

— Ah! c'est vrai, tu ne sais que ce que l'on t'a conté! je vais te dire la vérité.

Pendant ma narration, elle rougit, pâlit, pleura. Je venais évidemment de la faire beaucoup souffrir. Elle ne me répondit rien.

Nous arrivâmes. Auguste était à cette fenêtre où je m'étais blessée. Ma mère monta d'un pied ferme, mes jambes flé-

chissaient. La vue de cette maison me rappela tout et l'air me parut étouffant. Enfin, prenant ma résolution, je montai plus hardiment. Qu'ai-je à craindre? me disais-je, ma mère est là. Je vais chez elle. Il ne pourra me démentir.

J'entrai, regardant Auguste en face. Je croyais le voir se troubler. Pas un muscle de sa figure ne bougea.

Ma mère avait la même idée que moi: elle se retourna de mon côté, et me dit: allons répète devant lui tout ce que tu m'as dit en chemin.

Ce fut moi qui changeai de couleur et perdis contenance. Je vis la figure de ma

mère s'éclairer d'un espoir qui me fit un mal affreux. Elle doutait de moi.

Cette pensée me révolta.

J'avançai, la tête haute, le regard fixe. Auguste ne donna pas un signe d'émotion.

Ce calme m'exaspéra.

— Lâche! dites donc pourquoi je suis partie d'ici. Dites donc ce qui s'est passé! et je lui répétai tout ce que j'avais dit à ma mère.

Quand j'eus fini, ma mère lui dit : Répondez donc. Cela avait plutôt l'air de dire : Démentez-la, je vous croirai.

Auguste sentit son avantage. Il n'en fut que plus impassible.

— J'attendais qu'elle eût fini. Je n'ai pas grand chose à dire ; du reste, vous savez que votre fille me déteste. Moi, je l'ai connue enfant et, à cause de vous, je l'aime beaucoup. Elle est rentrée toute triste. J'ai tâché de la consoler. Je ne sais ce qu'elle s'est figuré! Elle s'est sauvée. C'est un prétexte.

Je devins livide!

Je regardai ma mère. Sa figure était calme. Je serrai les dents et je jurai de me venger du monde entier.

Ma mère eut sans doute peur de l'état

où elle me voyait, car elle le pria de nous laisser seules.

Il prit son chapeau et passa près de moi. Ma mère tournait le dos. Il passa près de moi et ses lèvres ébauchèrent un sourire qui me mit en fureur.

— Tu le crois plutôt que moi, n'est-ce pas ton amant? il me rit au nez. Il est bien sûr que tu le préfères, qu'il peut tout ici. Eh! bien, je lui cède la place. Moi, je ne pense plus vivre à côté d'un pareil misérable. Tu es bien décidée à le garder, je pars.

Ma mère se mit devant la porte et me prit dans ses bras.

— Voyons, Céleste, écoute-moi.

— Non : si tu ne promets pas de mettre cet homme à la porte.

— Eh bien, oui. Je le quitterai, mais écoute-moi. Il vient d'hériter de quelques mille francs. Il me les a promis pour m'établir. Prends patience pour quelque temps, je ferai semblant de le croire. Contiens-toi. En changeant de logement, je séparerai ses affaires des miennes, et nous resterons toutes les deux.

J'étais à bout de forces. Les insomnies, les émotions m'avaient épuisée. En songeant à l'avance à cette scène, je m'étais attendue à quelque chose de violent et de décidé : je m'étais dit : ma mère choisira entre lui et moi. Une minute décidera de mon sort. Je n'avais pas pressenti que cela

tourneraït en longueur. Le dénoûment prolongé me frappait de surprise et paralysait ma volonté. Ces idées d'intérêt et de calcul que ma mère me mettait en avant, pour différer de prendre un parti, m'affadissaient le cœur. Je ne cédai pas, je cessai de lutter. C'était tout ce que ma mère voulait. Elle déposa ce masque de sévérité, qu'au fond du cœur elle savait bien que je ne méritais pas de voir sur son visage. Elle m'embrassa avec plus d'effusion qu'elle ne l'avait fait depuis longtemps. Je lui rendis ses caresses à contre cœur, mais je les lui rendis.

Je me couchais avant qu'Auguste ne rentrât. Je me levais quand il était parti. J'évitais toutes les occasions de le voir.

Car, lorsqu'elles se présentaient, c'étaient des querelles sans fin.

Le temps s'écoulait et je ne voyais aucun changement s'accomplir. Ma mère paraissait avoir oublié.

Un jour, il revint dans la journée, et me trouvant seule il osa me dire :

— Allons, viens que je t'embrasse, boudeuse. Je t'avais bien dit que ta mère ne te croirait pas. Tu as bien tort. Mais, si tu veux, il est encore temps. Je viens d'hériter. Nous pouvons quitter Paris.

— Tenez, lui dis-je, on monte; je crois que c'est ma mère; je vais vous donner ma réponse devant elle. Ma chère mère,

arrive donc pour me conseiller. Voici ce que monsieur me proposait à l'instant ; que penses-tu que je doive faire ?

Il me regarda, haussa les épaules et dit à ma mère : en vérité ta fille est folle. Elle ne sait qu'inventer pour nous brouiller.

Ma mère ne répondit rien.

— Ah ! ça, lui dis-je, veux-tu donc me mettre dans son lit, faut-il que je lui cède pour te convaincre ? Était-ce pour te moquer de moi que tu m'as promis que tu allais le quitter? Crois-tu que sans cette promesse je serais restée ici ? voyons, parle!

Ma mère s'emporta contre moi, me di-

sant qu'elle ne pouvait avoir confiance en moi, que du reste elle était fatiguée de tout cela, que ceux qui voulaient partir étaient libres.

Ses paroles me tombaient si lourdement sur le cœur, qu'il ne battait plus.

Je me mis à pleurer et lui dis :

— Il ne vous manquait plus que de me chasser ; vous le regretterez.

Je me dirigeai à pas lents vers la porte.

Auguste se mit devant moi et m'empêcha de sortir. Il me demanda pardon d'avoir été cause de tout cela. Il me supplia de

rester, me disant que, s'il le fallait, il partirait plutôt lui-même.

Où aurais-je été? je ne connaissais personne. Je n'avais pas une seule relation à Paris. La seule maison où j'avais travaillé m'était à jamais fermée. Je n'avais eu qu'une affection : ma mère! qu'un appui : ma mère! Cet appui et cette affection me manquant, j'étais seule.

Je rentrai dans mon cabinet. Je le vis embrasser ma mère à travers les carreaux. Mon cœur se souleva.

— Oh! si je pouvais me sauver, si j'avais seize ans! Une idée affreuse venait de me traverser l'esprit. Je la chassais, elle revenait plus forte que ma volonté, et

je m'endormis en comptant mon âge à un jour près.

Je rêvai de Denise, des conseils et des indications qu'elle m'avait donnés. Il me semblait que je prenais une voiture, que je donnais au cocher une adresse dont le souvenir, malheureusement pour moi, s'était trop bien gravé dans ma mémoire, et revenait à ma tête brûlante, dans ces heures de cauchemar et d'angoisse... Je me croyais vengée.

Je m'éveillai sous l'influence de ces songes funestes, et comme armée d'un sombre courage. Le démon du mal s'était emparé de moi; il ne devait plus lâcher sa proie.

Je comptais les jours, les heures. A chaque scène, à chaque querelle, je disais : bon ! bon ! encore deux mois, encore quinze jours, et je vous quiterai pour ne jamais vous revoir. Je deviendrai riche, je n'aurai plus besoin de vous. Les douces impressions de ma vie, jusqu'alors innocente et simple, s'effaçaient de mon souvenir. J'ouvrais mon imagination à des scène bizarres, impossibles. N'ayant encore vu de la vie que son côté le plus étroit et le plus malheureux, j'aspirais à m'élancer vers un horizon plus étendu, que je peuplais de fantômes évoqués de tout ce que j'avais vu sur les scènes des théâtres du boulevard ! J'étais folle !

Soit qu'on ne comprît pas l'état de mon

âme, qu'on ne crût pas à l'énergie de ma résolution, et qu'on fût heureux de se débarrasser de moi, par un motif ou par un autre, on ne combattait pas mes projets de départ. La vie devenait insupportable pour tout le monde. J'avais tellement en horreur la faiblesse de ma mère que je ne pouvais plus la regarder. Enfin, il me vint une pensée terrible, avant de tout quitter, je voulus faire une dernière épreuve.

— Voyons, dis-je à ma mère, je ne veux pas partir sans te convaincre. Fais semblant de passer la journée dehors. Cache-toi dans ma chambre, écoute, et tu verras si je t'ai menti.

Elle hésita longtemps, mais enfin elle

consentit. Nous convînmes de tout pour le lendemain.

Auguste rentra à neuf heures.

— Où est ta mère? me dit-il.

— Elle n'est pas revenue.

Il fit quelques tours dans la chambre sans me dire un mot, et il prit un livre.

Je regardais du côté du cabinet avec inquiétude, pensant que ma mère triomphait de voir l'épreuve tourner contre moi. Enfin ma haine l'emporta sur tou autre sentiment. Je m'approchai de lui.

— Vous aviez raison quand vous me di-

siez qu'elle ne me croirait pas. Il faut que vous lui ayez jeté un sort. Si je vous avais aimé autant qu'elle vous aime, qu'est-ce que vous seriez devenu?

Il me regarda sans me répondre. Il me sembla voir mon rideau bouger. Je me rapprochai encore de lui.

— Vous ne me dites plus rien. Vous voyez bien que j'ai bien fait de ne pas accepter; si j'étais partie avec vous, vous ne m'aimeriez déjà plus.

— Essayez, me dit-il, et il attacha sur moi un regard qui me força de baisser les yeux, tant il exprimait bien toute l'ardeur de sa passion.

— Que j'essaie quoi?

— De me suivre, d'être ma maîtresse.

— Vous m'aviez dit que vous m'aimiez assez pour m'épouser.

— Je le dis encore.

— Eh! bien, et maman?

— Bah! Elle est faible de caractère et mobile de cœur, elle se consolera avec un autre.

Nous entendîmes du bruit dans ma chambre. Auguste me regarda. Je me mis à rire sans lui répondre.

Il courut ouvrir la porte. Ma mère était tombée au travers. Il la porta sur son lit. Elle était sans connaissance.

Alors il eut un véritable chagrin. Il l'embrassait ; il lui demandait pardon.

— Oh! criait-il, je suis un misérable! Pauvre femme! je l'ai tuée! Mon Dieu! pardonnez-moi! Victoire, mon amie, reviens à toi. Je n'étais pas digne de ton affection. Chasse-moi, voilà tout ce que je mérite.

Ma mère ouvrit les yeux, regarda autour d'elle et fondit en larmes. Je n'osais m'approcher d'elle.

— Sortez, nous dit-elle, allez-vous en tous les deux ; je veux être seule.

Auguste seul obéit à cette injonction.

— Où veux-tu donc que j'aille ? dis-je à ma mère. Et je m'assis.

Elle se cacha la figure et parut ne plus s'occuper de moi.

Mon cœur sautait de joie dans ma poitrine. Il me semblait que j'avais reconquis ma véritable place dans la maisen. Une fois débarrassée d'Auguste, j'étais bien certaine de regagner en peu de temps tout ce que j'avais perdu dans le cœur de ma mère. Mais si je connaissais ma mère, je ne connaissais pas encore Auguste. Non-seulement il ne partit pas, mais je suis sûre qu'il n'éprouva pas la moindre hésitation.

Il y a des êtres dont on ne peut pas se

défaire ; celui-là était du nombre. Si cet homme n'eût pas été un libertin effréné, il eût été certainement l'être le meilleur et le plus doux qu'il soit possible de rencontrer. C'était un chef-d'œuvre de résignation et de patience. Il employait toutes les qualités de sa nature souple, facile et caressante, à se tirer des mauvais pas où ses vices le faisaient tomber.

Ma mère garda le lit huit jours, avec des intervalles de fièvre, de délire et d'abattement. Il la soigna, pendant tout ce temps, avec une tendresse passionnée. Pour l'éloigner de son lit, il m'aurait fallu lui faire une scène, provoquer un scandale. J'en aurais bien eu la hardiesse, car il ne me faisait pas peur, mais, dans l'état

où était ma mère, cette scène l'aurait tuée. Il sentit que ce courage-là me manquerait, et il en abusa.

Ma mère lui disait de s'en aller; elle lui faisait les reproches les plus amers. Tout cela glissait sur lui. Personne ne fut jamais moins susceptible. Il conjurait ma mère de lui pardonner; il se mettait à genoux devant elle, lui faisant, pour l'avenir, les plus beaux serments du monde, et rejetant sa faute sur les fumées de l'ivresse, sur un instant de folie. Il allait jusqu'à me supplier d'intercéder pour lui. Quand il le fit, je le reçus comme il le méritait, mais je m'aperçus avec terreur qu'il gagnait du terrain, et qu'une fois encore il arriverait à son but. Ma mère s'adoucis-

sait... pour lui, et c'est avec moi qu'elle était brutale. Elle changeait à vue d'œil; elle devait souffrir beaucoup, et je lui en voulais de souffrir pour cet homme.

Tout d'abord il avait demandé du temps pour arranger ses affaires, mais il traînait les choses en longueur, et ma mère ne le pressait plus. Toute espérance était perdue. Il l'emportait définitivement sur moi.

Je comptai. J'avais seize ans moins un mois !...

On parla donc de me marier à un ouvrier, pour se débarrasser de moi. Je refusai ; l'homme dont on me parla me déplaisait. Les ouvriers me faisaient peur.

Je refusai, et ce n'est pas là ce que je regrette; il me sembla que je faisais bien en n'acceptant pas de me marier avec un honnête homme que j'aurais trompé ou rendu malheureux.

On me fit mauvaise mine. Auguste en était venu à désirer et, sans en avoir l'air, à presser mon départ. Tout lien affectueux entre ma mère et moi se rompit. Un mois encore s'écoula. J'avais seize ans!... et ma résolution était prise.

Je touche à une circonstance épouvantable et à un jour affreux de ma vie. Mon sort s'est décidé en quelques heures par un coup de désespoir. Il y a eu, dans mon existence, une journée bien horrible. Le

matin, j'étais pure; le soir, j'étais perdue.

Bien des femmes sont tombées dans cet abîme. J'ai l'orgueil de croire qu'aucune n'en a mieux et plus vite compris toute la profondeur.

Le lendemain du jour dont je parle, j'ai compris que j'étais morte, morte sans retour au monde, dans lequel j'avais vécu jusqu'alors. J'aurais donné la moitié de ma vie pour racheter le pas que j'avais fait, mais il y a des échelles qu'on ne remonte plus... J'ai accepté ma position de réprouvée et dit adieu au bonheur. Si c'est une expiation de sentir sa déchéance, je puis dire que, pour moi, l'expiation a été com-

piété. Je n'ai pas plus ...
l'opinion que l'opinion ne marchande, en général, avec les femmes tombées où j'étais tombée.

Cela ne veut pas dire que je n'aie pas gardé d'orgueil vis-à-vis des autres damnés et damnées. Si je disais cela, je recevrais, je crois, beaucoup de démentis. Mais il n'est pas possible d'être plus humble que je ne l'ai été et que je ne le suis encore devant le caractère sacré des vertus que je n'ai pas eu la force de pratiquer. J'ai toujours aimé, bien que je n'aie point reçu ce qu'on appelle d'éducation première, à me rendre compte de mes pensées. J'ai tenu, pour moi-même, une espèce de journal de ma vie; c'est-à-dire que, sous l'im-

pression des émotions ou pénibles ou douces que j'ai traversées, je laissais tomber sur le papier la trace écrite de ce que j'avais éprouvé; fragments sans suite, presque aussi souvent détruits que créés. Mais jamais, jusqu'à ces derniers temps, je n'avais songé qu'il pût y avoir un intérêt quelconque dans le récit d'une existence comme la mienne. Deux sentiments que je ne connaissais pas ont été bien doux à mon cœur. Le premier, c'est que je pouvais plaire autrement qu'en excitant ou en charmant les sens, qu'en un mot on pouvait causer avec moi sans me regarder. J'avais toujours cru que la beauté d'une courtisane était tout, que personne ne s'avisait de faire attention à son esprit. La seconde idée, dont la révélation m'a été

également précieuse, c'est que mon sort, qui me semblait, avec raison, si peu digne d'intérêt par lui-même et pour lui-même, en acquerrait peut-être un peu davantage, par comparaison avec celui d'autres femmes placées dans la même situation que moi. C'est ce qui m'a donné le courage d'écrire le récit de ma vie.

Mais, arrivée au point où j'en suis, je m'aperçois que, s'il est des souvenirs affreux, il est, par cela même, des confessions bien difficiles à faire.

Je voudrais bien ne pas écrire cette page de ma vie, si une confession comme la mienne pouvait avoir des réticences.

Je ne sais quelle publicité est réservée

à ces pages, mais, n'eussent-elles qu'un seul lecteur, je ne veux pas qu'il puisse m'accuser d'avoir dissimulé une seule des hontes de ma vie. Le sentiment qui me guidera dans ce récit est bien supérieur aux divers mobiles qui ont inspiré ma conduite. Je n'ai jamais eu le goût pour les livres obscènes; j'ai fait le mal en admirant le bien; j'ai vécu dans le vice en adorant la vertu, et je vais essayer de raconter, le plus chastement possible, la vie la moins chaste du monde.

Je quittai la maison en me promettant de ne pas revenir, si je rencontrais Denise où j'allais la chercher. Les moindres détails de ce départ sont présents à ma pensée comme si j'y étais encore. En descen-

dant l'escalier, je touchai ma poche pour m'assurer que ma fortune — cinq francs — y était bien encore. Il tombait une pluie fine. J'avais mis mes plus beaux atours, et, pour épargner mon bonnet, je pris un petit fiacre. Je donnai l'adresse au cocher, exactement comme dans mon rêve. En entendant le nom de la rue et le numéro, il resta tout ébahi, sans fermer la portière.

— Est-ce que vous ne savez pas où cela est ? lui demandai-je inquiète...

— Si, si, me répondit-il en riant, et il monta sur son siége.

Le trajet me parut long. Nous arrivâmes devant une belle maison. Le cocher

me fit descendre. J'hésitai avant d'entrer.

— Est-ce bien là que vous allez, me demanda-t-il?

— Je pense que oui, lui répondis-je honteuse. Si vous voulez m'attendre cinq minutes, vous me ferez plaisir.

Il me fit signe que oui, et il s'assit sur son marchepied qui était resté ouvert. Ayant dépassé la porte cochère, je trouvai une barrière grillée, je l'ouvris. Une sonnette s'agita. Ce bruit, auquel je ne m'attendais pas, me fit peur.

Il y avait au fond de la cour d'énormes cuisines. J'allais ressortir, car je devais

m'être trompée ; Denise ne pouvait demeurer dans une aussi belle maison, mais, au moment où j'ouvrais la porte, une voix me dit :

— Qui demandez-vous?...

J'étais embarrassée, et je répondis en balbutiant :

— Pardon, madame, je crois m'être trompée... Je demande mademoiselle Denise : savez-vous si elle demeure ici ?

— Je n'en sais rien, je ne connais pas les femmes. Je ne monte jamais. Je suis cuisinière. Puis elle appela dans la cour. Fanny ! Attendez, me dit-elle, la femme de chambre va descendre.

Je suis assez loin de ce temps, pour qu'on me pardonne un aveu, qui, d'ailleurs, a un rapport avec le triste récit que la vérité me force à faire. J'étais jolie, et, dans le lieu infâme où j'avais mis le pied, la beauté est le plus dangereux des passeports.

Mademoiselle Fanny parut. Je dois dire qu'elle avait l'air personnellement très désagréable. Cependant, après m'avoir regardée, elle me parla du ton le plus doux et le plus caressant.

— Qui demandez-vous? ma fille, me dit-elle, en se mettant en face de moi pour mieux me voir.

— Je demande mademoiselle Denise.

— Madame, je voudrais la voir, l'embrasser.

— A la bonne heure, je craignais que vous ne vinssiez pour tâcher de l'emmener. C'est que je ne veux pas qu'on entraîne mes pensionnaires. C'est dans leur intérêt, je n'aime pas les coureuses.

Elle sonna. Fanny parut.

— C'est bien celle que nous pensions, que mademoiselle désire voir. Dites-lui qu'on la demande. Elle peut descendre comme elle est, c'est une de ses amies.

Puis, se retournant de mon côté, elle m'examina avec attention. Il paraît que le résultat de cet examen la satisfit, car

elle me demanda si je voulais me placer. Elle me dit qu'il lui manquait du monde, et qu'elle me garderait avec plaisir, si cela me convenait. Elle s'informa de mon âge, et voulut savoir où j'avais été jusqu'alors.

Je lui répondis que j'avais à peine seize ans, que j'avais toujours demeuré chez ma mère, mais que j'étais décidée à sortir de chez elle.

— Vous n'êtes donc pas inscrite? me dit-elle étonnée.

— Non, madame.

— Oh! mais alors, vous ne pouvez pas rester ici, dépêchez-vous de partir, — et elle sortit.

J'étais si résolue dans ma funeste détermination, que je me sentis toute désappointée.

Denise venait d'entrer. Elle se jeta dans mes bras.

— Je savais bien que c'était toi, je t'avais devinée ! Ma petite chérie, que je suis heureuse de te voir, et elle m'embrassait mille fois.

Quant à moi, je ne pouvais lui dire un mot, tant j'étais surprise de son costume.

Elle avait une robe de chambre en satin rose garnie de cygne, un jupon couvert de broderies, une chemise si trans-

parente, que je voyais sa poitrine au travers. Ses cheveux avaient été frisés la veille et tombaient en désordre sur son cou. Son pied, que je n'avais jamais remarqué, me parut charmant dans sa pantoufle brodée d'or.

— Tu es étonnée de mon luxe, me dit-elle; reste ici avec moi, tu en auras autant. Je suis heureuse comme une reine.

— Ce n'est pas précisément cela qui me tourmente, dis-je à Denise, dont la coquetterie naïvement vaniteuse me semblait assez ridicule. Seulement, je suis si malheureuse à la maison, que je voudrais bien rester ici avec toi; j'étais même ve-

chambre à deux lits, meublée simplement.

Dans cette chambre, il y avait deux femmes en train de jouer aux cartes. Une autre lisait dans un fauteuil.

Denise me présenta gravement.

— Mesdames, dit-elle, voici mon amie de la correction dont je vous ai parlé plusieurs fois. Elle vient avec nous.

On me fit un accueil glacial. Les trois femmes me regardèrent du haut en bas. Les prostituées sont assez malheureuses pour avoir besoin de consolation. On pourrait croire qu'unies par le malheur et par la honte, elles ont les unes pour les autres

cette affection qu'elles ne peuvent plus demander ni à la famille, ni au monde. Il n'en est rien. Dans ces asiles ouverts au vice patenté, on trouve les mêmes passions que dans la vie, plus ardentes peut-être, parce qu'elles sont développées par la solitude et par l'oisiveté. Mes nouvelles compagnes se mirent à chuchoter tout bas. Je n'entendais pas ce qu'elles disaient, mais je n'eus pas de peine à deviner qu'elles étaient activement occupées à me critiquer. Je ne leur en voulus pas trop; elles me semblaient bien belles, une surtout qui se nommait Léontine. Celle qui lui faisait face était moins jolie, mais ses mains étaient des chefs-d'œuvre de nature.

Denise me quitta au bout de quelques

instants, pour retourner se mettre en conférence avec la maîtresse de la maison.

Dans son brutal enthousiasme pour l'odieux genre de vie qu'elle avait adopté et auquel elle travaillait depuis six mois à m'initier, elle ne se donnait pas de repos qu'elle n'eût levé les difficultés qui s'opposaient encore à mon admission dans la maison.

Il paraît que ces difficultés étaient grandes, plus grandes que je n'aurais pu me l'imaginer, avant de sonder la profondeur de l'abîme où je me laissai entraîner.

En général, les femmes qui franchissent la porte d'une maison pareille à celle où j'étais ont descendu progressivement

l'échelle du vice. Une première faute les a conduites à une autre, et elles se trouvent insensiblement entraînées à abdiquer jusqu'à l'indépendance de leurs faiblesses. J'ai été moins heureuse et plus coupable que ces femmes. Je n'avais eu jusqu'alors ni amour ni amant. Je n'avais jamais aimé que ma mère. L'affection de ma mère me manquant, je venais me jeter dans les bras de la prostitution, sans savoir exactement ce que c'était que la prostitution. J'ai fait jusqu'à présent, et je compte faire dans la suite de ce récit, assez bon marché de mon caractère et de ma personne, pour avoir le droit de dire le bien comme le mal. Je n'excuse pas mon action, je la raconte.

En interrogeant, après douze années, le

souvenir attaché à cette démarche, qui m'a perdue, je puis me rendre ce témoignage, que l'idée même de la dépravation était étrangère à la résolution que j'avais prise ; ce que je démêle de plus distinct au milieu des sentiments confus qui m'agitaient alors, à côté de ma jalousie pour ma mère et de ma haine pour Auguste, c'est une ambition égarée, c'est une aspiration effrénée vers la vie élégante, vers les jouissances du luxe et de la vanité. Je me suis damnée par orgueil. Mon corps était plus pur que mon âme, et je suis tombée, de toute la pureté de mon innocence native, du fond de cet égoût social qu'on appelle une maison de tolérance.

Jamais il ne me serait venu à l'esprit de

faire confidence à la grosse femme, que celle dont elle voulait faire sa pensionnaire était arrivée chez elle dans cet état exceptionnel, qui est le rêve de tous les vieux libertins. Denise, qui tout en croyant me rendre service agissait en cette circonstance comme mon mauvais génie, Denise, dont l'expérience pouvait largement suppléer à ce que je ne savais pas, Denise se chargea de cette commission, sans m'en prévenir, bien entendu. C'est pour cela qu'elle était sortie. Une pareille révélation était de nature à faire hésiter le sentiment de cupidité qui secondait trop bien les coupables dispositions qui m'avaient amenée; car la révélation de cette circonstance aurait pu compromettre gravement les com-

plices de la dégradation morale à laquelle j'allais dévouer ma vie.

Malheureusement pour moi, l'intérêt, comme cela arrive souvent, l'emporta sur la prudence. Je devais donner des arrhes terribles à ma nouvelle existence, et c'est ce dont on s'occupait pendant que je subissais les petits airs moqueurs de mes rivales. Le sacrifice de la pudeur d'une jeune fille, qui se confond pour la femme honnête avec le bonheur de sa vie et les saintes joies de la maternité, ne me rappelle à moi qu'un souvenir anonyme et odieux, étranger à tout sentiment comme à tout plaisir.

Denise était triomphante. Aucun obsta-

ele ne devait plus s'opposer à notre réunion. Quant à moi, j'étais la créature la plus malheureuse qu'on pût imaginer.

Les deux jours que je passai cachée dans cette maison furent pour moi deux jours d'affreux supplice. La fièvre qui m'avait soutenue s'était subitemeni affaissée, et n'avait laissé dans mon cœur que le remords, le découragement, un immense dégoût de moi-même et de la vie que j'avais embrassée. Si j'avais eu encore un peu d'exaltation, avec mon désespoir, il est certain que je me serais tuée. Je me suis donné de cela plus tard à moi-même une preuve convaincante, mais le ressort de mon âme était brisé.

Si j'avais pu effacer de mon existence

un affreux moment, j'aurais fui cette maison maudite, mais je me sentais tellement perdue, si bas tombée, que je n'avais plus d'intérêt pour moi-même, ce qui est, soyez en sûr, le comble de la douleur humaine.

Moralement, je n'étais plus qu'un cadavre. Des volontés étrangères disposaient de moi, comme elles eussent fait d'un automate.

On m'annonça que je devais aller à la préfecture de police pour régulariser ma position. Cette nouvelle me réveilla un peu de ma torpeur. J'allais nécessairement me trouver en face de ma mère, et je tremblais à la pensée de cette entrevue. Cependant, contre ma mère, j'avais une

force dans ce qui me restait de conscience; c'était le sentiment profond, que sans l'abandon où elle m'avait laissée, sans la jalousie qu'elle m'avait mise au cœur, je n'aurais jamais pris un parti aussi désespéré. Je tremblais donc encore plus à la pensée de me représenter devant M. Regnier.

— Allons, me dit Denise, ne vas-tu pas trembler maintenant. Si tu as l'air de faiblir, il te renverra à la correction; si tu es bien décidée, il ne fera pas de difficultés. On ne peut t'empêcher de faire ce que tu veux, si ta mère y consent; ce qu'elle fera pour se débarrasser de toi.

Mademoiselle Fanny fit avancer une

voiture. J'avais fait prévenir ma mère de se trouver rue de Jérusalem, à midi; la première personne que je vis ce fut elle.

Je la remerciai d'être venue; je lui dis que mon parti était pris, que toute objection était inutile.

— Je sais bien que tu me préfères Auguste, que tu ne le quitterais qu'avec douleur; quand même tu le quitterais, d'ailleurs, tu ne pourrais plus me garder. Pour éviter tout retour, j'ai jeté ma robe blanche aux orties : non comme tu le crois peut-être, depuis longtemps; mais depuis deux jours. Ma virginité était un obstacle, je l'ai donnée; on l'a vendue. Pu-

deur, conscience, douleur ! j'ai tout étouffé ! il n'y a plus rien à faire pour moi. Personne au monde ne m'aimait plus, je suis morte à la vie. Ne pleure pas ; ce n'est pas de ta faute : tu es faible : tu as été si malheureuse, que personne ne te blâmera. Laisse ma destinée s'accomplir. L'ambition est entrée dans mon cœur ; je deviendrai riche. Et puis, vois-tu, j'ai pris ma classe en dégoût. Je n'aurais jamais pu être la femme d'un ouvrier ; ce que tu as enduré de misère, ce que j'ai vu moi-même me fait peur. Malgré moi, mon imagination s'envole vers ce monde brillant, que j'aime mieux approcher, fût-ce en esclave, plutôt que de régner sur mes pareilles !

Le mal a son orgueil comme le bien.

Triste orgueil : je m'exaltais en parlant, et je sentais de nouveau la fièvre me monter au cerveau.

— Folle! me dit ma mère ; qui donc t'a ainsi monté la tête? C'est la misère et l'infamie que tu veux me faire accepter pour toi! Oui, j'ai eu des torts, j'en conviens ; mais tout peut se réparer. Renonce à ton projet ; viens avec moi. Je te jure de tout rompre.

— Non, lui dis-je; il est trop tard.

Elle connaissait mon caractère, et n'insista plus.

On me fit entrer dans le cabinet où j'avais déjà paru.

— Comment, c'est vous!... me dit M. Regnier surpris. Que voulez-vous donc?

— Je veux me faire inscrire de suite.

— Vous faire inscrire! dit-il en se levant; et vous avez cru que j'y consentirais? Je vais vous envoyer à la correction.

— Comme vous voudrez, monsieur; en sortant, je reviendrai pour que vous m'inscriviez.

Il me regarda de côté, et me dit :

— Et votre mère consent?

— Oui, monsieur.

— Est-elle ici?

— Oui, monsieur.

Il sonna, et, sans se retourner, il dit au garçon :

— Conduisez cette fille à la toise.

On prit mon signalement, ma taille.

J'étais inscrite sur ce livre infernal, d'où rien ne vous efface, pas même la mort!

Je sortis, inondée d'une sueur froide; mes mains étaient glacées.

Denise, qui m'attendait en voiture, me réchauffa de son mieux.

— Qu'as-tu donc? me dit-elle ; comme tu es pâle!

— Je ne sais , lui dis-je, mais il me semble que je paierai bien cher cette journée...

Ma mère m'attendait au passage.

— Malheureuse! me dit-elle en fondant en larmes; c'est toi qui l'auras voulu. Que Dieu nous pardonne! Et elle partit, sans même me donner la main.

Un instant, toute ma tendresse me reprit; je voulais descendre et courir après elle. . . . . .

Denise me retint.

— A quoi pense-tu ? Ne veux-tu pas retourner chez toi, pour te trouver de nouveau entre ta mère et Auguste? Tu la rendras malheureuse, et toi aussi. Laisse-la donc aller!...

Ce nom d'Auguste me mettait toujours en rage. Mon cœur se tut.

Nous rentrâmes. La grosse femme nous attendait.

On me fit entrer dans un joli salon, au premier, et on me commanda un trousseau complet.

On ne me faisait pas grâce d'une minute. Le lendemain soir, je descendis dans une toilette éblouissante. On m'avait ap-

porté une robe de velours épinglé blanc, des bas de soie, des souliers de satin, et une parure de corail.

Denise ne se sentait pas d'aise. Elle regardait d'un air de triomphe nos compagnes, dont la bienveillance ne paraissait pas s'accroître en proportion des progrès de mon élégance improvisée. La grosse dame paraissait très satisfaite de sa nouvelle pensionnaire, et me présenta à sa sœur, que dans la maison, à cause de ce lien de parenté, on appelait ma Tante. C'était une grande femme maigre, avec des cheveux blancs et des yeux noirs. Elle prit ses lunettes pour mieux m'examiner.

Il faut avoir vécu comme moi dans ces

enfers pour savoir ce que la société, au milieu d'un siècle, à bon droit, fier de sa civilisation, est obligée de permettre. On a peine à comprendre que des créatures humaines puissent s'acclimater dans ces infâmes prisons. L'explication de ce fait est pourtant bien simple. La plupart des filles publiques sont stupides; pour peu qu'on ait d'intelligence, on y meurt ou on en sort. Je n'y étais pas depuis huit jours, que je n'avais plus qu'une pensée : en sortir.

Il venait dans cette maison des personnes si distinguées et si riches, que, bercée par les histoires de Denise, je m'imaginais que j'allais trouver tout de suite quelqu'un qui m'aiderait à sortir de là. Mais cela n'é-

tait pas aussi facile que je l'avais cru. Le temps s'écoulait, et ce protecteur inconnu ne se présentait pas. Chaque jour, au contraire, la chaîne qui m'attachait au lieu de mon supplice devenait plus lourde. Le grand moyen de gouvernement des femmes qui dirigent ces sortes de maisons, est le poids de la dette sous laquelle elles écrasent leurs malheureuses victimes. Il n'en est pas un, de ces shylocks en jupons, qu'on ne puisse définir ainsi : le spectre de l'usure déguisé en femme. On comptait chaque semaine ; je devais déjà onze cents francs.

J'étais si triste, qu'on craignit de me voir tomber sérieusement malade, et que Madame me permit de sortir avec Denise.

Nous allâmes à la Chaumière.

Nous étions si bien misée, que tout le monde nous regardait sans savoir qui nous étions.

Plusieurs jeunes gens vinrent parler à ma compagne. L'un deux parut m'accorder une attention particulière. Toutes les fois que je me tournais vers lui, je voyais ses grands yeux noirs et doux fixés sur les miens. Je ne sais si ce fût par reconnaissance, mais il me sembla avoir une charmante figure.

— Quel est donc ce jeune homme? demandai-je à Denise.

— Adolphe? dit-elle en se retrournant.

Je ne sais pas s'il s'appelle Adolphe, mais c'est celui qui t'a parlé le dernier. Il a une bien jolie tête, c'est dommage qu'il ne soit pas plus grand, cela lui ôte de la distinction.

— C'est vrai, me répondit Denise, mais c'est un charmant garçon. Il étudie la médecine. Son père était un chirurgien célèbre du temps de l'Empire, qui, ayant une nombreuse clientèle, a fait une grande fortune. Il avait placé cette fortune dans des entreprises lorsqu'il vint à mourir subitement. Les entrepreneurs firent faillite. Sa veuve et son fils se trouvèrent ruinés, sauf quelques milliers de francs, qui leur restaient. Adolphe se mit à étudier. Mais il n'a pas eu de chance. Il s'est

fait une piqûre en faisant l'autopsie d'un cadavre. Il a manqué d'en mourir, et il est resté neuf mois le bras en écharpe. Tu vois comme il est encore pâle. Il paraît que c'est très dangereux ces coupures-là.

— Comment le connais-tu?

— Il est intimement lié avec un jeune homme chez qui je vais souvent. Ils me croient magnifiquement entretenue. Ne vas rien dire, s'ils viennent encore nous parler. Adolphe surtout ne peut souffrir les femmes dans notre position.

Nous avions fait le tour de la moitié du jardin, les jeunes gens vinrent de nouveau à notre rencontre. M. Adolphe causa quelques instants avec Denise, et nous

demanda la permission de venir nous voir.

Denise me serra le bras en riant, et se chargea de la réponse. Elle lui dit que cela était impossible, que j'étais encore plus tenue qu'elle, mais que, la première fois qu'elle irait voir son ami, elle m'emmènerait.

Quand nous rentrâmes, il me sembla que je détestais encore plus ma servitude qu'avant de sortir.

Je comprends très bien tout le mépris que les hommes ont pour les filles publiques. Mais je le comprends surtout de la part de ceux qui, renfermés dans les saintes joies de la famille, n'ont jamais passé

le seuil d'un mauvais lieu. Quant aux débauchés, qui passent leur vie à jouer et à courir les tripots, il me semble qu'ils pourraient avoir plus d'indulgence pour les tristes compagnes des leurs honteux plaisirs. C'est précisément le contraire qui a lieu. Les plus vicieux sont les plus insolents, et nul cœur honnête ne pourra jamais savoir ce qu'il faut d'humilité à une courtisane, pour accepter sans mourir ou sans se venger les injures qu'elle reçoit. Je n'avais pas la vocation. Ma chute n'avait pu ni changer mon caractère, ni dompter mon orgueil. Je continuais d'avoir un très mauvais caractère et un orgueil effréné. Pendant mon séjour dans la maison où j'étais, j'eus l'occasion d'exercer ces dispositions belliqueuses à

l'encontre d'un homme dont la gloire, bien qu'elle soit belle, suffit à peine à faire oublier les mœurs.

Il va sans dire que je ne le nommerai pas; mais, si quelques personnes le reconnaissent, j'aurai la conscience bien tranquille, ce sera de sa faute plus que de la mienne. Je n'éprouve aucun embarras à parler de mes relations avec lui, car, ainsi qu'on va le voir, l'histoire de nos amours n'est pas un échange de tendresses vénales, mais une suite rapide de violences, de querelles et de mauvais tours.

La première fois que je le vis, — c'était je crois le lendemain du jour où nous avions été à la Chaumière, et j'étais d'assez

mauvaise humeur, — il me fit une impression que j'aurais peine à rendre.

On me demanda. Je suivis Fanny dans le petit salon. Il y avait un homme assis près de la cheminée et qui me tournait le dos. Il ne prit pas la peine de me regarder. Ses cheveux étaient blonds. Il était mince et me parut d'une taille ordinaire. Je m'avançai un peu, ses mains étaient blanches et maigres. Il battait la mesure avec ses doigts sur son genou. Je me plaçai en face de lui: il leva les yeux sur moi. C'était un spectre plutôt qu'un homme. Je comtemplais cette ruine prématurée; car il paraissait à peine avoir trente ans, malgré les rides qui sillonnaient son visage.

— D'où viens-tu donc? me dit-il, comme s'il sortait d'un rêve. Je ne te connais pas.

— Je ne répondis rien.

Il se mit à jurer.

— Répondras-tu, quand je te fais l'honneur de te parler?

Je devins rouge et je lui dis :

— Est-ce que je vous demande qui vous êtes et d'où vous sortez ? Ai-je besoin d'un état de service pour me présenter devant vous ? Je vous préviens que je n'en ai pas.

Il continua à me regarder avec son air hébété.

Je me dirigeai du côté de la porte.

— Reste là, me dit-il, je le veux.

Je n'en entendis pas davantage et je sortis.

Je courus raconter à la grosse femme ce qui venait de se passer. Elle haussa les épaules et me dit que j'avais eu tort ; que ce monsieur était son meilleur ami ; qu'elle voulait qu'on le traitât bien ; qu'il venait quelquefois passer huit jours de suite chez elle ; que d'ailleurs il se recommandait de lui-même, et que c'était un des plus grands littérateurs du siècle.

— Cet homme-là ! fis-je étonnée.

— Cet homme-là !

— Eh! bien alors, je lui conseille d'écrire moins bien et de parler mieux.

Denise était là. Elle se pencha à mon oreille, et me dit tout bas. — Elle en est entichée, parce qu'il a beaucoup d'argent, mais c'est un vilain homme, brutal, malhonnête et toujours ivre. Je plains celles qui ont le malheur de lui plaire.

Un violent coup de sonnette fit trembler la maison.

C'était mon ennemi qui se fâchait de ce que je l'avais laissé seul.

— N'y retourne pas, me dit Denise.

— Au contraire, lui répondis-je en re-

gardant la grosse femme ironiquement. Je ne suis pas fâchée de voir de près un grand génie. Il y a toujours à gagner dans la société des gens d'esprit

Je rentrai dans le petit salon.

— Ah ! te voilà revenue, me dit-il. Dans cette maison, tout le monde m'obéit. Tu feras comme les autres.

— Peut-être !

— Il n'y a pas de peut-être, et, pour commencer, je veux que tu boives avec moi.

Il sonna, Fanny accourut.

— A boire ! dit-il.

Elle rvint avec trois bouteilles et deux verres,

— Voyons, que veux-tu? veux-tu du rhum, de l'eau-de-vie ou de l'absinthe?

— Je vous remercie; je n'aime que l'eau rougie, et, dans ce moment, je n'ai point soif.

— Qu'est-ce que cela me fait? je veux que tu boives.

— Non, lui répondis-je, résolument.

Il jura comme un templier, et ayant rempli son verre d'absinthe il l'avala d'un trait:

— A toi, maintenant, bois ou je te bats.

Il remplit deux verres et m'en apporta un, tout en chancelant. Je le regardai s'avancer vers moi un peu effrayée de sa menace, mais bien décidée à ne pas céder.

Je pris tranquillement le verre qu'il m'offrait et je jetai le contenu dans la cheminée.

— Oh! dit-il en me prenant la main et en me faisant tourner sur moi-même, mais sans me faire de mal :

Tu es désobéissante, tant mieux. J'aime autant cela...

Il prit une poignée de louis, dans une de ses mains, un verre plein dans l'autre :

— Bois, me répéta-t-il, et je te les donnerai.

— Je ne boirai pas.

— Oh! dit-il en riant, et en se courbant un peu sur lui-même, quel beau caractère! inaccessible à la peur comme à l'intérêt! C'est égal, tu me plais comme cela. Viens t'asseoir avec moi sur ce canapé et conte-moi ton histoire :

Je m'assis sans rien répondre.

— Tu as été, n'est-il pas vrai, malheureuse et persécutée? Je parie que, comme tes compagnes, tu es au moins la fille d'un général. Sois franche, mon caractère te plaît-il?...

— Il me déplaît affreusement.

— Eh bien, tu n'es pas comme les autres. Elles sont toutes folles de moi, ou elles le disent du moins. Mais que veux-t ? on n'est pas maître de ses sympathies. Je ne peux pas les souffrir, tandis que, toi, tu me sembles originale et tu me plais. Prands cet or! Tu ne l'as pas gagné! Je te le donne, laisse-moi; va-t-en.

Je me hâtai de profiter de la permission. En sortant, je le regardai et je le vis qui se versait un verre d'eau-de-vie.

Denise m'attendait à la porte.

— J'avais peur pour toi, me dit-elle. Il paraît que, quand on le contrarie, il frappe,

et j'étais venue, au besoin, paur te porter secours.

Je la remerciai en souriant. Dans ce moment, je ne tenais guère à la vie, et s'il m'avait frappée, pour le plaisir de me torturer, de m'humilier, je crois qu'il aurait couru plus de danger que moi.

Je l'avais tant rebuté qu'il ne pouvait plus se passer de moi. Il venait me voir deux ou trois fois par jour. Il avait comme des moments de folie, où il me disait des choses infâmes sans motif. Cela m'exaspérait. Je déclarai que je ne voulais plus descendre près de lui. On me fit sentir brutalement que je ne m'appartenais pas. Je commençais à prendre la grosse femme

en horreur. Je descendis la tête montée, et sans attendre qu'il m'adressât la parole.

— Que me voulez-vous encore? Pourquoi tenez-vous à me voir? Votre vue ne m'inspire que du dégoût. Si c'est dans vos nuits d'orgie que vous faites ces belles choses que j'ai lues ce matin, je vous plains, car le lendemain vous ne devez plus reconnaître l'auteur, et c'est dommage. Il vous sied bien de mépriser les femmes, et de vous faire leur détracteur. Vous êtes moins qu'un débauché. Vous n'êtes qu'un ivrogne. Si vous avez à vous plaindre d'une femme, ce n'est pas une raison pour détester les autres. Vous avez peut-être raison de nous mépriser, mais alors laissez-nous tranquilles.

J'étais un peu inquiète de l'effet de cette fougueuse harangue, dont il avait écouté le commencement, en me regardant avec des yeux effarés. Mais j'eus bientôt lieu de me rassurer, car, lorsque j'eus fini, je m'aperçus qu'il s'était endormi sur son fauteuil..... je sortis sur la pointe du pied.

Il paraît qu'il ne m'avait pas gardé rancune, car le lendemain il vint demander la permission de m'emmener dîner avec lui. Madame se hâta de dire oui sans me consulter. Je cherchai à me rassurer en pensant qu'il gardait des excentricités grossières pour l'intérieur de la maison, mais qu'au dehors il se respectait davantage, et que le libertin sans pudeur faisait place à

l'homme de goût, à l'artiste éminent. Il vint me chercher à six heures et me conduisit au rocher de Cancale. J'étais vêtue très simplement, avec une robe et un chapeau que je mettais pour la première fois. Ma toilette me plaisait; je me sentais un peu moins triste, peut-être parce que pour la seconde fois j'étais sortie de cette odieuse maison. Dans les premiers moments, je n'eus pas trop à me plaindre de lui, sauf quelques plaisanteries de mauvais goût, peu généreuses dans tous les cas, que je réprimai de mon mieux. Le garçon qui nous servait apporta une bouteille d'eau de seltz.

On pourrait donner à deviner en mille l'idée folle qui passa par la tête de

l'homme singulier qui m'avait choisie comme victime de ses caprices. Il prit le syphon d'eau de seltz comme s'il voulait se verser à boire, et, dirigeant l'orifice de mon côté, il m'inonda de la tête aux pieds.

Il y a des conditions d'âge et des dispositions d'esprit où cela aurait pu être accepté comme une mauvaise farce. Mais. j'étais si malheureuse, que ce prétendu accès de folie m'exaspéra. Je versai un torrent de larmes; mes larmes étaient des larmes de rage. Plus je pleurais, plus il riait. Si j'étais restée une minute de plus dans ce cabinet je lui aurais jeté une carafe à la tête, au risque de tout ce qui pouvait m'arriver. Heureuse-

ment je gagnai la porte et je me sauvai en me faisant à moi-même le serment de me tuer plutôt que de continuer cette vie plus longtemps. J'allai raconter mes peines à Denise. Heureusement qu'elle-même avait renoncé à son absurde optimisme, car sans cela je l'aurais prise en grippe. Denise était loin d'avoir une nature délicate, mais elle était passionnée, elle avait une âme virile, et notre existence commencait à lui peser autant qu'à moi.

Prends patience, me dit-elle, et surtout pardonne-moi, car c'est ma faute. C'est moi qui t'ai conseillée. Je le regrette bien, je t'assure. On m'avait trompée comme je t'ai trompée. Je vois clair maintenant. C'est l'infamie sans profit. Rien ne

peut racheter un pareil passé! moi aussi je souffre bien, j'aime avec toute la force d'un premier amour; j'aime un homme qui me chasserait s'il connaissait ma position, et je crois que j'en mourrais. — Elle pleurait. Ce fut à mon tour de la consoler, et de lui dire patience!

Quelle vie, grand Dieu! que celle que nous menions! quelles tortures! Si on étouffait les malheureuses créatures qui s'y exposent, on leur rendrait service, et il n'en est pas une qui ne dût bénir la main qui lui donnerait la mort!

L'amour se venge cruellement des femmes qui ont prostitué son image! Soit que leur cœur, éternellement fermé à la tendresse, se fatigue à la poursuite d'un

bien qu'elles doivent toujours ignorer, soit qu'elles aient la douleur de ne pouvoir faire partager l'affection qu'elles éprouvent, et qu'elles voient la contagion du mépris s'étendre entre elles et l'objet de leur passion ; lors même qu'elles réussiraient à se faire aimer, l'ombre de leur passé s'asseoit à leur chevet. L'amour qu'elles inspirent est troublé comme leur existence, et si elles peuvent donner le plaisir, elles ne peuvent plus donner le bonheur. Pour ces femmes, rentrer dans la voie du bien est difficile, presque impossible ; si elles ont la franchise d'avouer ce qu'elles ont été, toutes les portes se ferment devant elles. Quelle est l'honnête femme, mère de famille, qui voudra prendre pour ouvrière, pour domestique

une fille perdue? La chute a été volontaire, comment croire à la sincérité du repentir? Le monde n'est pas inhumain, il est incrédule. La femme craint pour son mari ; la mère craint pour son fils, pour sa fille surtout. Elle repousse la pauvre malheureuse, pas toujours par mépris, — les femmes vraiment honnêtes ont le cœur plein d'indulgence et de pitié, — mais par prudence pour ceux qu'elle aime... Essaie-t-on, au contraire, de cacher son passé?... On passe sa vie à trembler.... Un hasard peut mettre sur la trace de ce que vous voudriez cacher avec un rideau de votre sang. Pour la fille publique, il n'est plus de famille. Vos parents vous renient et cherchent à vous oublier... Le mariage vous est interdit. L'homme qui voudrait

unir son sort au vôtre recule à l'idée d'aller demander votre main au préfet de police. La maternité, le plus grand bonheur de tous pour la femme, est pour la prostituée la plus affreuse de toutes les tortures... Le premier baiser de votre enfant est une souffrance, sa première parole un reproche, car vous ne pouvez lui nommer son père... Est-ce un garçon? vous savez que, devenu homme, il vous méprisera; est-ce une fille? vous n'osez pas la garder près de vous. Le passé, le présent, l'avenir vous le défendent. Enfin, avez-vous réussi, par un moyen ou par un autre, à échapper à ce gouffre béant, la misère? vous êtes-vous créée une existence sinon heureuse, tolérable?... Dix ans, vingt ans plus tard... vous avez un enne-

mi, il vous jette votre passé à la face ; il détruit en quelques instants le résultat de longues années d'efforts, et vous fait retomber dans la fange, sans se demander si cette rechute ne va pas vous briser.

Il n'est pas dans mon caractère de rien éprouver avec mesure. Joies, tristesses, affections, ressentiments, paresse, activité, j'ai tout exagéré. Ma vie a été un long excés. Avec de telles dispositions et tant de raisons d'être malheureuse, jugez ce que je devais souffrir... Je roulais ces pensées et mille autres pareilles dans mon cerveau brûlé par la fièvre. Je formais les projets les plus extravagants. Et, quand j'en avais reconnu l'impossibilité, je me débattais dans mon impuissance. Parfois,

lasse de me faire des reproches, lasse de me torturer moi-même de mes remords, je m'en prenais à la société ; je me disais : Qu'il est barbare d'autoriser une enfant de seize ans à consommer ce pacte d'infamie... La loi, qui ne permet pas d'administrer ses biens avant vingt-un ans, laisse une malheureuse fille de seize ans vendre son âme et son corps à ce monstre hideux qu'on nomme la prostitution. Je maudissais Saint-Lazare, ses enseignements et ses exemples. Je pensais, — je vous vois sourire de mes plans de réformes, — je pensais qu'à tant faire que d'envoyer de pauvres petites filles, abandonnées de leurs parents, dans des maisons de correction, ces maisons de correction ne devraient pas être à Paris, mais à la cam-

pagne, afin de laisser entrer le soleil par les fenêtres grillées, afin de promettre aux pauvres petites recluses d'apercevoir les arbres au lieu de ces grands vilains murs qui semblent enfermer l'espérance. La nature détendrait l'âme au lieu de l'endurcir. La pensée remonterait petit à petit à Dieu, et Dieu inspire le devoir. Isoler le mal du mal ; comment n'a-t-on pas songé à cela ? Il me semble que cela ne serait pas bien cher, puisqu'on utilise le travail des enfants !

Je touchais, sans m'en douter, au moment de ma délivrance. Mais je devais la payer bien cher. Mes souffrances morales avaient fini par réagir sur ma santé ! J'avais la tête lourde, des frissons de fièvre et

je ne pouvais rester ni assise ni debout, tant je me sentais malade. Je me couchai. On vint me dire que je devais descendre au salon après l'heure du dîner. La grosse femme donnait une petite fête aux habitués de la maison. Je ne sais pas ce que j'aurais donné pour prendre quelque repos ; cependant, je me levai sans faire une objection. A neuf heures, il y avait déjà beaucoup de monde réuni. Je m'assis dans un coin... Personne ne fit attention à moi ; on causait, on riait... Le champagne bouillonnait dans les verres et dans les veines. Ces conversations et ces rires empêchaient d'entendre mes dents claquer..... Un frisson me prit, puis une sueur froide. Je me laissai tomber sur le canapé où j'étais assise.

Quelqu'un me souleva et me fit sortir.

On me porta dans une autre pièce, et j'entendis murmurer au dessus de ma tête :

— Pauvre fille!... Elle est bien malade! c'est un accès de fièvre.

— Oui, dit Fanny, elle se plaignait depuis ce matin. Mais, ici, on n'a pas le temps d'être malade.

Je revins peu à peu à moi. La personne qui m'avait accompagnée ou plutôt portée, était un jeune homme de vingt-huit à trente ans. Sa taille était moyenne, sa mise recherchée, mais sévère. Il me tenait

[illegible] t avec attention...
[illegible] hysionomies qu'on
[illegible] es a vues une fois:
[illegible] ue mobiles, le nez
[illegible] ne pâle, les lèvres
[illegible] on silencieuse. Il
[illegible] avail ou par la dé-
[illegible]

— [illegible], mon enfant? me
[illegible] ner.

— [illegible] voulez-vous donc
[illegible]

[illegible] fièvre, par le regret,
[illegible] même, je lui dis tout
[illegible] me mis à pleurer...
[illegible] m'interrompre, sans
[illegible]

— Combien devez-vous? me demanda-t-il.

Il haussa les épaules.

— Écoutez, dit-il, si ce que je vous offre vous convient; je demeure seul, pourtant j'ai un appartement énorme, parce que une de mes sœurs arrive à Paris, après ses couches, c'est-à-dire dans deux mois. Voulez-vous habiter son logement, on vous soignera.

Et, sans attendre ma réponse, il sonna, demanda mes effets, mon compte, paya, fit avancer une voiture et me dit de le suivre.

Je demandai la permission de dire adieu

à mon amie ; il me la refusa, disant qu'il ne voulait pas que je reçusse de visites. Fanny se chargea de faire mes adieux.

Nous fîmes assez de chemin. Mon compagnon ne me disait pas un mot. La voiture se ralentit, nous montions. Je vis une station de fiacres, et je lus près d'un bec de gaz : Place Breda.

Nous étions arrivés. L'appartement était au premier. Un homme endormi vint ouvrir.

— Conduisez mademoiselle dans la chambre du fond ; veillez à ce qu'elle ne manque de rien. Si je ne rentre pas vous préviendrez mon médecin.

— Bonsoir, me dit-il en s'en allant, tâchez de bien dormir; c'est souvent un bon remède. Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez, demandez, ne vous gênez en rien; mais sonnez fort, car mon valet de chambre a le sommeil dur.

Je n'était pas revenue de ma surprise, que la porte de l'allée s'était refermée sur lui.

Je suivis le valet de chambre qui m'installa dans une jolie chambre perse fraîchement décorée.

Une fois seule, j'eus bien envie de visiter les chambres qui donnaient dans la mienne. Je ne l'osai pas; je mis les verroux et je me couchai. J'eus dans la

nuit une soif dévorante, mais je n'osai appeler.

Le matin on frappa doucement. C'était le médecin et le valet de chambre.

— Une minute, dis-je ; je passai une robe. Ils causèrent en attendant, et j'entendis :

— Il ferait bien mieux de se faire soigner lui-même. Cette maladie de langueur lui jouera un vilain tour. Et vous dites qu'il a amené cette femme cette nuit!..... Où aura-t-il trouvé ça? Encore quelque coureuse; il finira par se faire voler! Si cela continue j'écrirai à son père.

J'ouvris la porte, moitié nue, cette con-

versation me faisait mal. Je répondis à demi-mot à ce médecin, qui sortit en disant : elle n'a rien.

M. L... rentra à dix heures, plus pâle que la veille.

— Eh ! bien, me dit-il, vous n'avez rien... tant mieux ! c'est égal, soignez-vous.

Il me fit donner à déjeûner, me demanda ce qui me manquait pour ma toilette, et partit jusqu'au lendemain.

Je restai ainsi huit jours, le voyant à peine une heure par jour. J'allais un jour bien, un jour mal. Enfin je restai deux jours sans me lever, avec des douleurs à

la tête. Je n'osais plus demander le médecin. Quand M. L... entra dans ma chambre, il recula en me voyant.

— Vite, dit-il au domestique, le médecin de suite... elle est pourpre, elle va avoir une fièvre cérébrale.

En effet ma tête me semblait un volcan qui va éclater.

Le docteur se fit attendre deux heures. Il arriva tout poussif d'un déjeûner en ville, qu'il raconta dans tous ses détails avant de me regarder. L... toujours froid, calme, lui montra mon lit du doigt.

— Ah ! c'est vrai, dit-il, en ouvrant les rideaux pour voir clair ; puis il vint me regarder.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il en pâlissant, pourquoi m'a-t-on appelé si tard ? elle va avoir la petite-vérole, elle a un commencement de fièvre cérébrale, elle brûle ; l'une de ces maladies se traite à froid, l'autre à chaud. Il sera très difficile de la soigner ici. Cependant je vais faire une ordonnance.

Il sortit. M. L... et le valet de chambre le suivirent. Je restai seule. Je me jetai en bas du lit, j'écoutai à la porte. Le docteur disait :

— Vous voilà bien avancé, qu'est-ce qu'on va dire si elle meurt ici, chez vous ? et puis c'est un mal contagieux.

— Ah ! dit le valet de chambre,

monsieur la fera servir par qui il voudra, mais je n'entrerai plus dans sa chambre.

M. L... semblait très affecté.

— J'avoue, dit-il, que ce que je crains le plus au monde c'est la petite-vérole. Nous ne pouvons cependant laisser mourir cette pauvre femme comme un chien, et quand je devrais la soigner moi-même je ne l'abandonnerai pas. Mais voyons, docteur, est-ce qu'on ne pourrait pas la conduire dans une maison de santé? Je paierai bien volontiers tous les frais.

— Non, répondit le docteur, la changer de place en ce moment est impossible, ce serait vouloir la tuer. Je vais tâcher de vous envoyer une garde-malade.

Il prescrivit quelques remèdes et je l'entendis marcher et sortir.

Je me redressai, je serrai ma tête dans mes mains pour en faire jaillir une idée. Ma tête me brûlait les doigs et semblait consumer mes pensées. Je mis mon chapeau resté sur une table, ma robe, mon manteau ; j'ouvris une porte, je traversai une pièce, puis deux sans rencontrer personne ; enfin l'antichambre, l'escalier.

En bas, les forces me manquèrent ; j'appuyai mon front sur la pomme de cuivre, pour tâcher de me rafraîchir, et, faisant un effort surhumain, je serrai ma volonté dans le bandeau de feu qui la comprimait.

Je montai dans un fiacre qui se trouvait en face de la porte, et je dis au cocher en me roulant sur la banquette : A l'hôpital Saint-Louis.

IX

L'hôpital Saint-Louis.

J'avais fait la route sans souffrance..... je m'étais évanouie ! le cocher s'apercevant que j'étais tombée sans connaissance, au fond de sa voiture, avait demandé au concierge de l'hospice de l'aider à me descen-

dre. On était allé chercher le médecin de service qui m'avait fait transporter dans une salle et me portait tous les soins nécessaires.

Quand je revins à moi, il me demanda ce que je voulais. Je me regardai et je compris : cette robe et ce manteau de soie, ce chapeau à fleurs l'étonnaient.

Je lui dis que j'avais la petite-vérole, que cela avait effrayé tout le monde, et que je venais me faire soigner à l'hospice.

Il me fit tourner au jour, me passa le pouce sur le front et dit avec tristesse, oui, c'est vrai, mais c'est une grande imprudence que vous avez faite là. Il me fit

conduire dans une salle ; une heure après j'avais le délire. Je restai dix jours sans avoir un éclair de raison. Enfin les deux maladies, après s'être disputé ma vie, se séparèrent. La petite-vérole resta seule. Je fus aveugle dix-sept jours. Je m'entendais plaindre de chaque côté de mon lit. L'on me soignait avec une tendresse maternelle. Je remerciais sans voir.

Les exhortations à la patience, à la résignation, que me faisaient de bonnes sœurs, me donnaient un peu de courage. J'en avais besoin, car, au dire des médecins, ma maladie était une des plus graves qu'ils eussent encore rencontrée. J'avais sur la figure comme un masque de poix de plusieurs lignes d'épaisseur, qui me fermait les yeux et les narines.

Je priais Dieu de me pardonner, de me rappeler à lui s'il trouvait que j'avais assez souffert. Alors une voix douce disait à côté de moi :

— C'est mal, ma fille, de demander la mort. Vous êtes si jeune, vous avez le temps de vous repentir !

Puis on me passait une plume et de l'huile sur la figure et on soulageait l'âme et le corps malades.

Saintes femmes, que Dieu a faites à son image, que de charité et d'abnégation ! Toujours en face du malheur, de la souffrance, de la mort, sans bouger, vous mourez à la peine, comme de bons soldats sur la brèche.

J'entendais le médecin demander le matin :

— Comment va le numéro quinze ?

— C'était moi. Ma bonne sœur répondait :

— Mieux, docteur, j'espère qu'elle ouvrira les yeux demain ou après.

Je fis un bond de joie !

— Lui graisse-t-on bien la figure ?...

— Oui, docteur, c'est moi-même qui le fais toutes les demi-heure.

— Bien, dit-il en me touchant les joues, si elle ne se gratte pas, elle sera peu mar-

quée, les boutons sont en grande quantité, mais petits.

— Elle est raisonnable, dit ma bienfaitrice, en arrangeant ma couverture.

Sa main était près de ma boûche, je l'embrassai. J'entendis ma joue raisonner sur ses doigts comme si j'avais eu un masque en carton.

— Ah ! me dit-elle, vous n'êtes pas sage, si vous vous écorchiez, la place marquerait.

Je n'entendis plus rien, on était passé à d'autres.

Trois jours après, mes yeux commencèrent à s'ouvrir comme ceux d'un petit

chat. On me défendit de chercher à les ouvrir trop vite, mais ce fût plus fort que moi, je fis un effort et je sentis un léger déchirement. Mes yeux s'ouvrirent tout grands, sans que leur lumière fût altérée.

Je cherchais quelqu'un que je devinai à son approche.

— Ah! c'est vous qui m'avez soignée! que vous êtes bonne; que je suis heureuse d'avoir recouvré la vue pour vous voir!

— Oh! la vilaine désobéissante!... Si c'esl comme cela que vous me remerciez, dit-elle, fâchée, je vous laisse...

Et elle fit signe de s'éloigner.

— Ma sœur, ne me quittez pas, ou je

vais pleurer; laissez-moi être heureuse du bien que vous m'avez fait!

— Pourquoi avez-vous ouvert vos yeux de force? Vous n'avez plus un cil!

— C'est un petit malheur; ne me grondez pas; j'étais si pressée de vous voir, de vous remercier!

C'est Dieu qu'il faut remercier, me dit-elle, en me montrant le grand crucifix suspendu au milieu de la salle.

— Eh bien, portez-lui vous-même mes actions de grâces, elles arriveront plus sûrement à lui.

La coquetterie est un péché. J'aurais

bien voulu me voir, mais je n'osais demander une glace. Elle devina ma pensée, car elle recommanda à mes voisines de ne pas m'en prêter. Vaine recommandation! Profitant d'un moment où la bonne sœur était sortie, je fis si bien, qu'une jeune fille couchée en face de moi me passa une petite boîte à ouvrage, avec un miroir au fond.

Je l'ouvris, l'approchai de ma figure...; je poussai un cri d'horreur!... je l'éloignai, la rapprochai comme une bête sauvage qui voit du feu!... Je lâchai la boîte; je tombai sur mon oreiller. Les larmes vinrent et dégonflèrent mon cœur.

Il y avait au nº 17 une pauvre femme

qui s'était donné un coup au genou ; elle ne l'avait pas soigné. Le mal était devenu si grave qu'il fallut lui couper la jambe.

Dans de semblables opérations, le chirurgien se fait accompagner de ses élèves. Ils sont quelquefois six ou huit. Ce jour-là, ils arrivaient les uns après les autres, se promenaient dans la salle, visitaient quelques malades, regardant à chaque pied de lit la pancarte du malade, dont souvent les rideaux sont fermés. Deux de ces jeunes gens s'arrêtèrent à mon lit et lurent : Céleste..... petite-vérole, — fièvre cérébrale, entrée le.....

— Tiens, dit l'un des deux, il faut que je voie celle qui s'est sauvée de ce mauvais pas-là,

Il ouvre les rideaux au pied du lit.

— Oh ! fis-je stupéfaite...

Je venais de reconnaître dans celui des deux jeunes gens qui parlaient l'ami de M. Adolphe, et, dans l'autre, M. Adolphe lui-même. Le premier passa dans la ruelle de mon lit et me toucha la figure.

— Elle ne sera pas trop marquée... Regarde-donc comme elle a été soignée...

— Oui, fit son compagnon en s'éloignant d'un air distrait, comme un homme qui regarde sans voir.

— Est-il bien possible, dis-je en le suivant des yeux ?...

— Oui, me dit son ami, croyant que je lui parlais des marques de petite-vérole qui me couvraient le visage, et il fit un mouvement pour s'éloigner.

Je le retins par son habit et lui dis :

— Un mot, je vous en prie? Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Denise?

Il me regarda étonné.

— Ah! vous ne me reconnaissez pas! Comment me reconnaîtriez-vous, au surplus? Vous ne m'avez vue qu'une fois, et depuis, je suis devenue méconnaissable. J'étais avec Denise à la Chaumière, il y a trois mois. Vous avez causé avec elle et avec moi.

Il ne trouvait pas un mot à me répondre, tant il était saisi, puis, comprenant tout ce que son silence avait de pénible pour moi, il fit un effort pour se remettre et me dit :

— Oui, je l'ai vue, il n'y a pas longtemps. Comme vous aviez promis de venir déjeûner un jour avec elle, mon ami la tourmentait toujours. Denise nous a dit que vous étiez à la campagne.

— C'est moi qui l'avais priée de le dire ; elle-même ne sait pas que je suis ici. Je le lui ai caché jusqu'à présent. Mais je voudrais bien la voir. Dites-le lui. Si votre ami savait que c'est moi qu'il a désiré revoir, il regretterait ce désir ; je dois faire peur à tout le monde.

— Ne croyez donc pas cela, il sera charmé de vous retrouver.

— Non, je vous en prie, ne lui dites pas que c'est moi qui suis là.

Il me le promit, me dit qu'il m'enverrait Denise et s'éloigna.

J'entendis des talons résonner sur le parquet. Je sentis qu'on revenait à moi, je me sentis toute troublée. Était-ce de peine ou de plaisir ? Je crois plutôt que c'était de plaisir.

Monsieur Adolphe, la tête nue, les cheveux en arrière, l'air triste, vint à moi et me tendit la main.

— Pauvre fille, me dit-il, si j'avais su

que ce fût vous, il y a longtemps que je serais accouru. Je suis de la salle voisine, j'ai entendu parler de vous, je suis venu vous regarder, mais j'étais si loin de me douter que celle à qui je pensais était à côté de moi ! Car j'ai joliment pensé à vous, me dit-il en me serrant la main.

La visite commençait ; il me quitta en me disant, je reviendrai.

Je passai ma main sur mon front, tout cela me paraissait un rêve. Je voulus m'arranger les cheveux ; ils tombaient à poignée. Cela me fit plus de peine que cela ne m'en aurait fait une heure auparavant. J'avais le cœur plein de cette visite. Le lendemain je reçus des biscuits,

des confitures, du sucre, enfin tout ce qu'on peut envoyer à une malade.

Le jeudi, Denise vint me voir. Elle passa deux fois devant moi sans me reconnaître. Cela me fit un mal affreux! Enfin, je l'appelai... Elle se jeta à mon cou et pleura si fort, que je fus obligée de lui dire de se taire; elle était si expansive qu'elle aurait mis toute la salle en émoi.

Un peu remise, elle me demanda ce que j'allai faire en sortant; que je ne pouvais pas compter retourner là-bas.

— Si j'y étais forcée, lui dis-je, je regretterais de n'être pas morte ici. Non, je veux me louer un cabinet quelque part,

Je me suis sauvée de chez M. L... parce que j'étais malade, je lui ai laissé mes effets, je vais te donner un mot pour lui. S'il veut me les rendre, tu les vendras pour me faire un peu d'argent, et je louerai un garni.

— Mais, me dit Denise, tu ne pourras pas, c'est défendu, tu te ferais arrêter.

— C'est vrai ; eh ! bien, je prierai M. Adolphe de le faire pour moi, il ne me refusera pas. Je lui dirai que je suis trop jeune.

J'écrivais d'une façon illisible ; pourtant il fallait écrire à M. L..... et je commençai :

« Monsieur,

« Vous avez été si bon pour moi et
» d'une façon si désintéressée, que je suis
» honteuse de vous importuner. Je relève
» d'une longue maladie... Je me suis sau-
» vée de chez vous, parceque j'ai entendu
» votre conversation avec le docteur, et
» c'eût été de l'ingratitude à moi de vous
» exposer à une maladie contagieuse. Je
» vous ai laissé le peu d'effets que je pos-
» sède; si vous voulez les remettre au
» porteur, je serai deux fois votre obligée.
» Je n'irai pas vous remercier moi-
» même, je vous ferais peur. Croyez-moi
» votre reconnaissante

» CÉLESTE. »

Denise revint le dimanche. Elle avait tous mes effets, plus cent francs pour m'aider en sortant. C'était assurément bien bon et bien généreux de sa part. Je ne puis jamais penser à M. L... sans éprouver un vif sentiment de gratitude. Je l'ai rencontré bien des fois depuis. Il ne me reconnaît pas et il a sans doute oublié ce souvenir de sa jeunesse.

Moi, quand je le rencontre, je le suis des yeux jusqu'à ce que je le perde de vue.

Il est toujours le même, lent, grave et mélancolique. C'est un homme qui, avec beaucoup d'intelligence et de bonté, ne doit pas avoir su tirer parti, pour son

propre bonheur, des facultés qu'il avait reçues de la nature.

En recevant mes affaires et les cent francs que m'apportait Denise, j'éprouvai une joie d'enfant.

— Vois-tu, lui disais-je, je vais me louer un trou. On m'a dit que j'avais une jolie voix ; je vais travailler, et je tâcherai d'entrer dans un théâtre. Je finirai par gagner de l'argent, et quand j'aurai un engagement, je pourrai être rayée. M. Adolphe m'aidera, il m'a promis de s'occuper d'un petit logement.

Trois jours après, il m'annonça qu'il avait loué, rue de Buffaut, une chambre et un cabinet. Ma convalescence avan-

çait, ma sortie fut fixée à huit jours de là.

Denise vint me chercher. M. Adolphe m'attendait en bas, et me conduisit dans mon nouveau domicile, où il promit de venir me voir.

La chambre qu'on m'avait louée était au rez-de-chaussée sur le derrière. La croisée donnait sur une pension de petits garçons. Aux heures de récréation, c'était un tapage qui, au lieu de m'ennuyer, me plaisait. J'ai toujours aimé les enfants : je les regardais derrière mes rideaux donner leur pain aux pierrots, qui avaient l'air de jouer avec eux. Je les trouvais bien heureux. Quand ils rentraient toute ma tristesse me reprenait.

Qu'allais-je devenir ? j'avais de quoi vivre pendant un mois, mais après !..... puis, involontairement, je regardai ma figure, et je pleurais. Je ne pouvais encore sortir, j'étais toute rouge, et les médecins m'avaient bien avertie que si je m'exposais à l'air mes marques dureraient longtemps.

M. Adolphe vint me voir deux fois. L'intervalle qu'il mit de la première à la seconde visite me parut un siècle; il s'en aperçut, et me raconta qu'il venait d'être reçu chirurgien à l'hôpital militaire de Versailles, que si je voulais y aller passer quelque jours, l'air ne pourrait me faire que grand bien. Je refusai, car je vis qu'il me l'offrait par bonté. Il me donna

son adresse et me fit promettre de lui écrire.

Dès que je pus sortir sans inconvénient, je songeai à mettre mes projets à exécution. J'étais décidée à faire tout ce que je pourrais pour entrer dans un petit théâtre.

Je me fis la plus belle possible, je mis un voile noir, et je m'en allai au théâtre Beaumarchais. Je demandai le directeur. Il refusa de me recevoir. J'insistai... il me fit attendre, et me reçut au bout de deux heures.

C'était un gros homme, un peu négligé dans sa toilette. Ses cheveux étaient gri-

sonnants; je crois que, ce jour-là, il avait oublié de les peigner.

— Que me voulez-vous? me dit-il en me regardant de la tête aux pieds!

— Monsieur, je voudrais entrer au théâtre.

— Ah! vous croyez que cela se fait comme cela!... D'où sortez-vous?

J'avais envie de lui répondre : de chez moi. Je pensai que cela ne le satisferait pas et je me tus.

Il se leva, me conduisit en me demandant : vous n'avez jamais joué?

— Non, monsieur, mais, si vous vouliez, j'essaierais.

Nous étions à la porte où il m'avait poussée plutôt qu'accompagnée.

— Elles sont toutes les mêmes... elles se figurent qu'il n'y a qu'à aller trouver un directeur et lui dire : « Je voudrais jouer !... » Il me faisait la grimace en me parlant ainsi.

Je n'ai jamais aimé à prier ; je me fis aussi grosse que lui ; je tins la porte ouverte, puis prête à la fermer, je lui dis :

— Il me semble, monsieur, que l'on ne vient pas au monde en jouant la comédie. Quand vous représentez des petits enfants, vous prenez des poupards en carton ; or j'ai l'âge voulu pour apprendre ;

j'ai cru qu'il fallait aller dans un petit théâtre. Je me suis trompée, je vais m'adresser à un plus important.

Ma sortie parut le vexer, car il me dit :

— L'Opéra est rue Lepelletier.

— Merci, monsieur, je vais au petit Lazary !

— Insolente! criait-il en fermant sa porte.

Sur le boulevard, je me mis à réfléchir que, si tout le monde était comme lui, il fallait y renoncer. J'étais arrivée au boulevard du Temple. J'entrai aux Délas-

sements. Ce fut le concierge qui me questionna en fumant sa pipe. Il me renvoya moins poliment que l'autre. J'entrai à deux portes plus loin. Un homme, qui avait l'air d'une vieille femme déguisée, me fit entrer dans un petit cabinet. Il y avait écrit sur sa porte : Régie !

Il resta dans son fauteuil, mit ses mains dans ses poches, me fit causer une heure ; pendant ce temps il caressa son gros ventre, ses cheveux gris, pris une grosse prise et me dit :

— Il nous manque une figurante danseuse, pouvez-vous danser à sa place ce soir ?

Je lui dis que je ne doutais pas que, si

l'on voulait me montrer, j'apprendrais très vite.

— Que le diable vous emporte, me dit-il en secouant le tabac tombé sur son jabot; on m'avait promis de m'envoyer une vieille coryphée de l'Opéra. Je vous écoute depuis une heure, croyant que c'était elle.

J'avais seize ans et demi!... Je sortis, rouge de dépit.

J'allai aux Funambules. J'entrai hardiment, décidée à ne m'en aller que désolée par tout le monde. Là, me disais-je, on joue la pantomime, j'en saurai toujours bien assez. Oh! que je m'étais trompée!... on ne voulut pas m'entendre. J'étais trop

maigre, et je n'avais pas les poignets assez vigoureux. Les femmes faisaient des combats au sabre.

Je rentrai chez moi, le cœur gonflé, les jambes brisées.

Le lendemain, Denise vint me voir. Elle s'étonna de me trouver si blanche de peau, et me dit que je ne serais pas trop grêlée; j'avoue que cela me fit plaisir.

— Je viens passer la journée avec toi, ou plutôt je viens te chercher. Je t'emmène dîner chez une de nos anciennes connaissances de Saint-Lazare.

— Qui donc?

— Devine.

— Folle, comment veux-tu que je devine?

— Marie la Blonde! Tu sais celle qui m'a écrit, le dimanche que je l'ai reconnue à la messe, elle vient de s'acheter des meubles; nous allons pendre la crémaillère chez elle, rue de Provence.

De même qu'il y a deux routes dans la vie, la route du bien et la route du mal, de même il y a deux séries de relations et d'intimités.

J'étais engagée dans la voie mauvaise. J'étais prédestinée à faire ma société des femmes qui y marchaient comme moi. J'acceptai la proposition de Denise.

Mademoiselle Marie avait un petit logement au rez-de-chauussée, tendu en laine bleue, avec des rideaux de mousseline blanche. Cela lui allait au teint, et je la trouvai plus jolie. Elle était couchée sur son divan.

— Ah! te voilà avec ton amie. Je suis bien contente de vous voir toutes les deux. Vous venez dîner avec moi?

— Oui, repondit Denise, qui était à son aise partout, et qui agissait chez Marie comme chez elle, j'ai pris la liberté d'amener Céleste.

— Tu as bien fait, je t'en remercie.

— Comme c'est gentil ici! me dit Denise.

— Oui, fit Marie, mais c'est mon sixième ménage, on me les vend tous.

— Parbleu, tu fais des billets et tu ne les paies pas !...

— Ah ! cette fois, je le garderai ! Où demeurez-vous ? me dit-elle.....

— Moi, je demeure rue de Buffaut.

— Vous êtes en garni

— Oui, et je m'ennuie bien toute seule.

— Voulez-vous venir demeurer avec moi ?....

Je regardai Denise, qui me dit :

— Tiens, ce n'est pas une mauvaise

idée! tu n'auras rien à payer. Oh! c'est que vous n'avez guère le même caractère.

— Bah! je ne suis pas méchante, dit Marie, en me tendant la main.

— J'accepte, mais à une condition; c'est que je paierai la moitié du loyer, dès que je le pourrai.

— S'il ne faut que cela pour vous garder dit Marie, je veux bien.

Mon mois était fini. Il fut arrêté que j'emménagerais le lendemain. Je n'en dormis pas de joie.

Je demeurai pendant plusieurs mois avec elle... C'était une excellente fille!

mais elle n'avait pas le moindre ordre; chaque jour elle s'étonnait de ce qu'on n'avait pas encore vendu son mobilier. Nous ne nous quittions pas, et cette vie de Bohême, sans être plus honnête que celle que je venais de quitter, me dégoûtait moins.

Quand nous allions à quelque dîner, à quelque souper, je n'étais pas jolie, mais j'étais la plus gaie, souvent la moins bête.

J'allais, de temps en temps, passer quelques jours à Versailles. Ma liaison avec M. Adolphe était, de beaucoup, ce qui me tenait le plus au cœur. J'ai éprouvé, dans le cours de ma vie, des sentiments autre-

ment profonds, autrement durables que ceux que j'avais pour lui; mais il y a, dans un premier amour, une illusion qu'on ne retrouve pas plus tard.

A force de me figurer que je l'adorais, j'en étais venue à lui faire une grande place dans ma vie, et à me rendre très malheureuse à cause de lui; car il était loin, alors, de m'aimer autant que je l'aimais, mais il était très bon et faisait, pour moi, ce qu'il pouvait, même plus qu'il ne pouvait.

J'avais été prendre un livret à la Caisse d'épargnes. Je déposais dix francs, vingt francs le dimanche, sans jamais y manquer.

toujours ainsi. Tu gâches tout sans penser à l'avenir, il faut te placer un peu d'argent.

— Ah! bah!... est-ce que je peux!... Quand j'ai de l'argent, c'est comme de la neige..... j'ai beau fermer la main, il fond.

— Mais, quand tu seras vieille, que feras-tu?

— Oh! me dit-elle en riant, je ne serai jamais vieille; je me tuerai avant.

— On le dit, mais on ne le fait pas. Il faut bien du courage, et tu n'as que celui de dormir!

Elle se mit à rire d'une façon si étrange,

que je fus convaincue qu'elle pensait ce qu'elle disait, et que j'éprouvai le même pressentiment qu'elle-même sur l'avenir qui l'attendait.

Quelques jours après mon installation dans ma nouvelle chambre, je reçus la visite d'Adolphe. Il venait me proposer d'aller avec lui à une petite soirée que donnait un de ses amis de Versailles.

J'acceptai. J'avais mis ce que j'avais de plus beau! Avec une robe de barège noir, on ne fait pas grand effet! J'étais bien modeste, mais heureuse d'être avec lui, car je le soupçonnais, depuis longtemps, d'avoir une autre liaison parmi les femmes de la société de son ami, et rien ne venait confirmer mes soupçons.

On me pria de chanter; je fis de mon mieux... On m'avait fait une si grande réputation de gaîté, que j'étais obligée de la soutenir. Tout le monde m'adressait des compliments; M. Adolphe semblait en être fier quand, tout d'un coup, la scène changea. Une femme venait d'entrer dans le salon; elle avait une toilette splendide et fit à tout le monde un petit signe de tête protecteur, qui annonçait une personne sûre de son influence.

— Ah! voilà Louisa Aumont, s'écrièrent plusieurs jeunes gens, en allant au devant d'elle.

Nos yeux se rencontrèrent, et se répondirent par un éclair de haine et de jalousie.

Louisa Aumont alla droit au maître de la maison, l'emmena dans l'angle d'une croisée, et lui dit assez haut pour que tout le monde l'entendît :

— Je vous avais prié de ne jamais inviter de femmes, surtout celle-là!... je vous ai dit ce que c'était... je ne veux pas me rencontrer avec de semblables filles !...

Où puisait-elle une pareille audace? Était-ce la jalousie qui l'égarait? savait-elle réellement le secret de mon passé?

Tout mon sang tomba sur mon cœur;— M. Adolphe se mordait les lèvres ; mais il ne releva pas cette insulte.

Je me levai, tout le monde avait en-

tendu, personne n'osa venir à moi. Je m'approchai d'Adolphe, et je lui dis d'une voix concentrée par la fureur :

— Vous auriez dû demander à madame la permission de m'amener ; si vous n'osez pas me défendre, aurez-vous au moins le courage de me suivre ?

— Pourquoi voulez-vous donc partir ?... me dit-il, d'un ton embarrassé, vous êtes-là, restez-y.

Je compris, mon doute devînt une certitude, et je partis comme une flèche.

La porte n'était pas fermée sur moi que je fondis en larmes. J'attendis deux heures dans la rue, espérant qu'inquiet de

moi il allait me suivre, mais rien! j'eus peur de mon désespoir, je courus vers la route de Paris et je marchai toute la nuit, écoutant mes pas... Il me semblait que le vent m'appelait. Je me retournais, m'arrêtais, et puis, doutant de moi, je reprenais ma course.

J'arrivai chez moi, brisée de fatigue, plus brisée encore d'émotions... J'attendais, j'espérais pour le lendemain une lettre, un mot d'explication!... rien, rien, pas un regret, pas une excuse, pas un souvenir.

Cette première déception eut la plus fâcheuse influence sur ma vie. J'étais dans cette situation de cœur et d'esprit qu'une

[illegible]s

[illegible] rable aurait pu me [illegible] e la débauche.

[illegible] se et implacable.

[illegible] hangement de mes [illegible] efforts que je fai- [illegible] s douleurs, et pour [illegible] me les sentiments [illegible] ent.

[illegible] me disait-elle sans [illegible] toute triste, toute [illegible].

[illegible]

[illegible] tu me caches quel- [illegible]

[illegible] telle persévérance

d'intérêt, que je sentis mon cœur se fendre, et que je laissai échapper mon secret.

— J'aime un homme qui ne m'aime pas. Je l'aime avec soumission, douceur. Il abuse de moi, il joue avec mon cœur. J'ai bien souffert, va, mon âme s'est endurcie. Il m'aimera un jour, je le veux, et je lui rendrai ce que je souffre... Quand j'aurai usé cet amour, je sens bien que je détesterai celui qui me l'a inspiré. Je n'aimerai plus que mon idée fixe. Être au premier rang de ces femmes perdues, qu'on admire, qu'on aime! Pourquoi? probablement, parce qu'en elles il n'y a plus de ressources... Le cœur et l'âme sont morts. Il ne reste qu'une machine, mais cette machine est

couverte de cachemires, de dentelles et de diamants. Je serais mille fois plus jolie, que ferais-je de ma beauté et de mes dix-sept ans à côté d'elles. Je ne suis pas laide à faire peur. J'espère même être mieux dans un an ou deux. J'attendrai. J'ai une volonté de fer. Je deviendrai comme Louisa Aumont.

— Qu'est-ce que c'est que Louisa Aumont.

— Louisa Aumont! C'est ma rivale.

Et je lui racontai toute la scène de la soirée de Versailles, l'humiliation que j'avais subie, et l'abandon où m'avait laissée M. Adolphe.

Marie paraissait aussi effrayée de mes

plans de vengeance, que je l'avais été quelques jours auparavant de ses pensées de suicide.

— Bah ! au lieu de broyer du noir, comme tu le fais, tu ferais peut-être mieux d'aller voir ton amant et de te réconcilier avec lui; on n'est pas fière quand on aime!

— Chacun a son caractère... passer les nuits, boire, jouer, changer d'amour, j'ai essayé de tout pour me guérir, mais je ne consentirai jamais à m'abaisser à la prière.

— Bah! me dit Marie, je te donne huit jours!...

— Tu verras, lui dis-je, il aime cette

femme, mais il reviendra ... je ferai tant et tant qu'il entendra parler de moi ! C'est son luxe qui lui plaît, j'en aurai plus qu'elle!...

—Viens au bal, ce soir, à la Chaumière, me dit Marie...

— Non, à Mabille !...

— Est-ce joli, me dit-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Je n'y suis jamais allée, j'aimerais mieux la Chaumière !...

Alors, je ne sortirai pas, car je ne veux pas le rencontrer..... Il vient à Paris, c'est là où il ira; si je le rencontrais avec cette femme, je souffrirais trop.

— Ah ! tu es plus forte que moi, me dit-elle ; moi, j'irais comme un papillon me brûler au feu !...

— Non, ma pauvre amie, je ne suis pas plus forte que toi..... je souffre autant, peut-être plus, car je sens avec une ardeur qui me dévore !... la chose la plus indifférente pour une autre me frappe, m'exalte ; lorsque je veux quelque chose, pour l'avoir, pour rapprocher la distance ou le temps qui m'en sépare, je donnerais dix ans, vingt ans de ma vie !... Ainsi, je suis honteuse de mon ignorance, je brûle du désir d'apprendre... Quand je prends un livre, je voudrais comprendre, aller si vite, que le rouge me monte à la tête, mes yeux s'embrouillent, je suis obligée

de m'arrêter... Alors, je me mets dans des colères ridicules contre moi, contre ma tête rebelle... Je me frappe le front; quand j'essaie d'apprendre à écrire, et que ma main n'obéit pas à ma volonté, je me pince le bras au point d'en porter les marques... si j'ai une espérance, une peine, je ne puis dormir, je rêve, je suis agitée, je vis doublement. Eh bien! je veux dompter tout cela!... Si mon cœur est en révolte contre ma volonté, je le torturerai jusqu'à ce qu'il me cède. Je rirai, quand je le voudrai, dussé-je m'étrangler avec mes larmes rentrées. Il y a un sentiment que je ne solliciterai jamais, c'est la pitié. Est-ce que l'on plaint les gens malheureux?... Est-ce que je suis intéressante? J'ai l'âme navrée... Ah! si

j'avais une coupure au doigt, une plaie, on me plaindrait, peut-être chercherait-on à me soulager; mais la douleur que j'éprouve, si je la laissais voir, on enfoncerait de nouveaux traits dans la blessure. Je me tais, mais je n'en souffre pas moins. La pensée que mon nom est inscrit sur ce livre infernal; cette pensée ne me quitte pas. Je ne veux pas qu'il y reste : je veux qu'il soit effacé, comment l'obtiendrai-je?... qui m'en donnera les moyens?... je l'ignore, mais j'en viendrai à bout, et si, après avoir fait tous les efforts, cela m'était impossible, je quitterais cette vie où je ne serais passée que pour faire une tache.

— Oh! tu vois bien que tu dis comme

moi, que si tu étais misérable tu te tuerais !

— Oui, mais après avoir essayé de vivre tranquille dans l'avenir, afin d'oublier moi-même le passé, si je puis.

— Tu réussiras, me dit Marie pensive, moi je suis sûre de finir d'une mort violente !... Ça m'est égal, je n'ai pas été faite pour cette vie-là... J'y suis, j'y resterai, à moins qu'un miracle ne m'en tire.

— Quelles absurdes idées allons-nous nous fourrer en tête; nous allons avoir l'air de croque-morts au bal !...

— Oh ! ne t'inquiète pas, je serai plus bruyante que tout le monde! si je rencontre de ses amis, je veux qu'on lui dise que je le pleure gaîment.

X

Le bal Mabille.

Il était neuf heures quand nous arrivâmes Allée des Veuves... Mabille avait été un petit bal champêtre, éclairé avec des quinquets à l'huile... On payait dix sous d'entrée... C'était le rendez-vous fa-

vori des valets de chambre, des femmes de chambre, dans le temps où ils étaient moins élégants que leurs maîtres.

A l'époque où je parle, Mabille s'était déjà beaucoup embelli. Ce n'était pas encore le magnifique jardin que l'on voit aujourd'hui, avec ses corbeilles de fleurs, ses guirlandes de feu, son jet d'eau, sa grande salle tendue d'or, de velours et de glaces. C'était un jardin modeste! Quelques becs de gaz avaient remplacé les quinquets; ils étaient rares; était-ce par économie ou par discrétion?.... Les calicots, les grisettes, les modistes, pourraient nous renseigner à cet égard, car les abonnés avaient changé. Le bal était en progrès.... On payait un franc d'entrée...

C'est au milieu de cette réunion que nous fîmes notre entrée... L'orchestre était au milieu du jardin et me parut bon. Mon cœur se mit à battre la mesure. J'adorais la musique. Tous ces jeunes gens, toutes ces jeunes filles qui se livrent au travail toute la semaine prennent le dimanche du plaisir pour huit jours; ils sont gais, en nage, fatigués, mais si heureux que cela vous gagne. Je n'avais jamais dansé; j'aurais voulu essayer, mais la crainte d'être inutile me retenait.

Pourtant, Adolphe m'avait dit un jour que Louisa Aumont valsait bien. Je m'étais promis d'essayer... un jour où il ne serait pas avec moi. On vint m'inviter pour un quadrille... j'allais refuser quand

un jeune homme de Versailles vint me dire bonsoir. J'acceptai. Je priai Marie de me faire vis-à-vis et de me montrer. J'espérais qu'il demanderait ce que je faisais, et je me donnais un mal!... Mon danseur était galant! je lui faisais mille coquetteries!... Il voulut me faire valser... j'acceptai encore, et comme il avait beaucoup de patience... j'appris le même soir la valse et la danse. Je demandai à mon danseur la permission de me reposer.

Je fis le tour du bal m'arrêtant un peu à chaque cercle qui entourait les bons danseurs. Un de ces cercles était plus garni de curieux que les autres. Je cherchais à me faire une place; mais personne ne bougea.

J'entendis rire, dire bravo, mais je ne

vis rien. J'attendis la fin pour voir ceux qui avaient eu tant de succès. Le rond s'ouvrit et tout le monde se pressa sur les pas d'une femme, en riant, en parlant. Je n'entendis qu'un bruit confus et des compliments ou des moqueries. Cette femme regardait à droite, à gauche. Elle pouvait avoir cinq pieds ; sa taille était courte ; sa poitrine bombée, ses épaules un peu hautes... Elle portait fièrement la tête, ses cheveux étaient d'un beau noir, ses raies blanches bien plantées. Elle se coiffait avec des bandeaux plats, une natte ronde; derrière la tête, au dessous de cette natte, tombaient des cheveux frisés, qui lui cachaient le cou, quoiqu'ils ne fussent pas très-longs. Son front était bas, ses sourcils bien arqués se joignaient au milieu, ce

qui lui donnait l'air dur; ajoutez à cela de grands yeux noirs qui paraissaient regarder sans voir, un nez un peu à la Roxelane, la lèvre dédaigneuse.

Elle était plus jolie que laide; pourtant on la trouvait généralement peu agréable. Mon premier mouvement fut de la trouver laide. Je ne comprenais pas pourquoi on l'entourait ainsi.

Elle allait du côté du café, je la suivis pour me trouver au premier rang quand elle danserait. Elle paraissait haletante; elle toussa, mit la main sur sa poitrine, puis avala deux verres d'eau glacée, comme pour éteindre le feu qu'elle serrait sous ses doigts. Elle respira bruyamment et se leva.

Un petit monsieur venait de lui faire signe; il était gentil, mais très-drôle; il avait une assez jolie figure, surtout des yeux intelligents. Ses jambes étaient toutes petites, sa taille longue, son gilet aurait pu lui servir de tablier. Il fit aller un bras comme une aile de moulin, mit son chapeau de côté, leva son pied à la hauteur du nez de sa danseuse, la salua jusqu'à terre, en faisant le gros dos. Après toutes ces singeries, il la prit par la taille, et la première figure commença.

Il était léger comme un oiseau; toutes ces gambades, qui étaient ridicules, faites par les autres, étaient gracieuses faites par lui. J'avais bien fait de les suivre : il y avait encore plus de monde que la première fois

A la seconde figure, sa danseuse regarda le chef d'orchestre et en même temps que le coup d'archet elle s'élança la tête baissée, les bras en arrière, puis au bout du cercle elle se redressa, cambra ses reins, fit presque toucher ses coudes, leva la tête et revint en avant. Elle faisait toutes ces contorsions avec le plus grand sérieux du monde...

— Bravo! bravo! disaient les spectateurs!

Elle avait une robe de laine noire qui sentait la misère; elle n'avait peut-être pas mangé de la journée, car elle était bien pâle.

J'entendis à côté de moi deux jeunes gens dire :

— Emmenons-là souper !...

— Non, dit l'un, elle nous coûterait les yeux de la tête, je parie qu'elle n'a pas mangé depuis huit jours.

— Bah ! dit l'autre, nous la rationnerons, elle nous amusera.

Apres la danse ils s'approchèrent d'elle. Je l'entendis accepter. Je m'en allai. Son danseur était près de moi ; il s'essuyait le front et disait :

— Je n'aime pas à danser avec elle, elle est raide comme un bâton.

On appela :

— Brididi !

Et le petit jeune homme qui dansait si bien répondit :

— Voilà ! voilà ! et s'en alla au café.

Le bal finissait... nous rentrâmes.

J'espérais toujours recevoir des nouvelles de Versailles.

Je demandai s'il n'était venu personne....

On me répondit que non. Je me couchai en pleurant.

Le jeudi suivant, je retournai à Mabille avec Marie. Nous cherchâmes Brididi et sa danseuse. Ce fut une des premières femmes que j'aperçus. Elle avait une robe

de barrège lilas. Ses cheveux étaient mieux peignés ; elle me parut moins laide.

Un homme d'un certain âge, avec un chapeau gris, un pantalon blanc, un petit paletot sac, s'arrêta devant elle...

— Ah ! bah ! dit-il, comme nous sommes requinqués !... C'est égal, tu as une figure ingrate ! Elle a l'air sauvage, elle ressemble à la reine Pomaré.

Tous ceux qui l'entouraient dirent ensemble : Chicard a raison, *faut* l'appeler Pomaré.

Quand elle se mit à danser, tout le monde l'entoura, et, pour l'encourager, on criait à tue-tête :

— Bravo! Pomaré!

Cette soirée fit événement; plusieurs journaux en parlèrent le lendemain.

Ce soir-là, M. Brididi n'avait pas l'air content; il dansait avec de jolies filles, mais on n'était occupé que de Pomaré. Il pensa à lui donner une rivale, et chercha un sujet nouveau. Je le regardais si souvent, qu'il crut que j'avais envie de danser avec lui; ce qui était, du reste, un grand honneur. Il vint à moi et m'invita. Je lui dis que ce serait avec plaisir, mais que je ne savais pas danser.

— Eh bien, je vous apprendrai.

En effet, il m'apprit. — J'avais une jolie taille, de beaux bras... J'ôtai mon petit châle, et je restai avec ma robe de barège à manches courtes. On me regarda beaucoup, cela m'encouragea. Je sautais comme une plume !... Après le quadrille, Marie, qui avait tenu mon châle et mon chapeau, me dit :

— Sais-tu que tu danses très bien !

— Certainement, ajouta M. Brididi.

— Je fus toute fière !..... J'aurais bien voulu qu'on m'appelât aussi Pomaré !...

Je pris un grand goût pour la danse !..

A la fin de la soirée, M. Brididi me dit sans façon :

— Voulez-vous venir souper avec nous?

J'acceptai de même, et nous partîmes une bande joyeuse, pour aller souper chez Vachette.

— Ah! disais-je en regardant bien si l'on me voyait, si cela pouvait se savoir à Versailles!

Marie me suivait partout; son amant était en Bretagne..... je l'avais tout entière.

Nous quittâmes le restaurant à six heures du matin.

— Rien pour moi? dis-je au concierge.

— Non !

Je montai, toute triste; mais je m'endormis sans pleurer; j'étais trop fatiguée.

A quatre heures, M. Brididi vint nous voir.

— Ah ! vous ne savez pas, me dit-il sans me dire bonjour, il y a une danse nouvelle : la polka ! Venez passer la soirée chez moi, nous l'apprendrons et nous la danserons ensemble, pour faire enrager la Pomaré.

Cette idée me plaisait assez, non par an-

tipathie contre cette femme, mais pour qu'on s'occupât de moi.

Nous apprîmes pendant cinq heures; enfin, je la savais à merveille. On faisait une foule de figures qui vous donnaient l'air de chiens savants. Mais c'était nouveau, et on trouvait cela joli.

Monsieur Brididi m'engagea à rester chez lui. Il était bien tard, je le remerciai.

Il vint nous reconduire. — Comme c'était un charmant garçon, et que je ne voulais pas qu'il me prît pour une bégueule, je lui racontai l'état de mon cœur... Mais, à chaque phrase, je faisais un saut de polka,

et j'en chantais l'air ; ce qui fit rire Marie et dire à Brididi :

— Allons, allons, c'est bien! soignez-vous ; j'espère que vous ne serez pas longue à guérir.

Nous étions arrivés à la maison, je demandai :

— Il n'est venu personne ?...

— Non !

J'étouffai un soupir au fond de mon cœur.

Arrivée dans la chambre, je me mis à polker.

— Je suis contente, me dit Marie, tu prends ton parti gaîment.

— C'est comme cela qu'il faut être. Si j'étais restée là, pleurant, il ne serait pas venu davantage! On ne peut pas forcer les gens à vous aimer; quand on court après eux, on les fatigue; ils s'y habituent, et vous traitent plus mal. Malheureusement, on n'efface pas l'amour de son cœur comme un nom écrit sur une ardoise; mais, avec de la patience, tout passe... Je désespère de me faire aimer de lui; mais je veux qu'en me voyant passer brillante et dédaigneuse, il me donne un regret.

La marchande de meubles vint me dire,

le lendemain, que mon logement était prêt. Je pris mon paquet, et j'allai m'installer, 19, rue de Buffaut, dans un petit entresol de deux pièces.

J'étais richement meublée, et je regardais mon luxe, fort inquiète de la somme que j'avais à payer. J'avais dans ma chambre à coucher un lit en acajou, une toilette-commode, un fauteuil-voltaire en laine rouge, deux chaises, une petite table. Dans la première pièce, qui servait d'antichambre ou de salle à manger, il y avait une table ronde et quatre chaises cannelées. Je passai la journée à frotter mes meubles... je disais *chez moi* à tout propos.

Le lendemain, j'allai chez Marie, qui,

je le savais bien, était trop paresseuse pour venir.

Je me mis des nœuds de velours dans les cheveux, je fis des reprises à ma robe et à mes bottines qui me quittaient, et je retournai au bal.

Brididi vint à moi... je n'étais pas fâchée de cette préférence... Je lus à l'orchestre : Polka! Mon cœur battit; je devins très pâle, et je dis à Brididi :

— Je n'oserai jamais danser cela ici, personne ne la sait; on va nous regarder; je ferai quelque gaucherie, et on se moquera de nous.

— Non, non, me dit-il, allons dans un coin.

J'allais résister, quand j'entendis derrière moi :

— Eh bien ! personne ne la sait donc, cette danse ?...

Je reconnus la voix de Louisa Aumont.

Ce fut moi qui pris Brididi dans mes bras, et le fis danser de force. Il avait beau me dire :

— Je ne suis pas en mesure ; j'allais toujours.

Enfin, je fis plus d'attention, et je dansai à merveille. — Je passai plusieurs fois devant Louisa Aumont, et je me penchais

si fort sur mon danseur, qu'elle pût croire que je l'embrassais. Il voulut se reposer. Presque près d'elle, je lui criai : « Viens donc, viens donc!..... » Il n'y prit pas garde. — Je le tutoyais!...

On se mit à m'applaudir à outrance; on me suivait, me désignait du doigt!...

— Fi! l'horreur! disait Louisa Aumont au bras d'un vieux monsieur; peut-on s'afficher ainsi!...

Je vis bien qu'elle était vexée!..... C'est égal, le mot me piqua; je voulus me venger. J'attendis qu'elle passât près de moi. Je l'arrêtai par le bras, et je lui dis :

— Bonjour, ma chère Louisa; y a-t-il

longtemps que vous n'êtes allée à Versailles voir votre amant?

Elle devint pourpre, et voulut continuer son chemin; — je l'arrêtai de nouveau

Elle me dit : je ne vous connais pas!

— Ah! je comprends; pardon, je prenais monsieur pour M. votre père. — Si j'avais su que c'était le vieux hibou qui vous ennuie tant et à qui vous dites, pour vous débarrasser de lui trois fois la semaine, que vous allez chez votre tante, à Versailles, je n'aurais pas parlé de votre Henri. Mais aussi, vous ne me prévenez pas, vous me parlez d'un vieux monstre;

je trouve monsieur très bien, moi. — Je fis la révérence, et je partis en riant.

Je me mis à danser ; tout le monde m'entoura. Je venais de faire une méchanceté, j'étais radieuse ; j'entendais dire :

— Elle est bien mieux que Pomaré !

On la quittait pour venir à moi.

— Ah ! me dit Brididi, les œillades vous battent en brèche !

Tous les hommes vinrent m'inviter.

— Oh ! mais, dit-il, me tirant par le bras, j'aurais moins de peine à défendre Mogador que ma danseuse ! Tiens,

cria-t-il bien haut, je vous appelle Mogador!

Ce qui se passa est ridicule, mais exact, et n'est pas assez éloigné pour que l'on ne s'en souvienne !.. Cent voix crièrent vive Mogador ! on me jeta vingt bouquets dans le cercle où je dansais.

Il y eut deux camps... D'un côté on criait vive Pomaré, de l'autre vive Mogador. Les gens qui ne comprenaient rien et qui ne saisissaient que le bruit criaient vive Pomador. La garde fut obligée de s'en mêler !... Cela était si animé qu'on craignait une querelle de parti ! Je fus obligée de me sauver pour partir, on voulait me porter en triomphe jusqu'à ma porte.

Cela me fit grand peur, et, prévenue par Brididi, je pris la fuite à temps. Pomaré fut mise dans un fiacre, on détela les chevaux, et ce furent des jeunes gens qui la traînèrent jusqu'à la Maison-d'Or.

Le lendemain, soit que Mabille eût payé pour faire une réclame, soit que les maîtres de danse voulussent mettre la polka à la mode, tous les journaux parlèrent de Pomaré et de moi.

Le Charivari nous reproduisit sous toutes les formes.

Il y avait deux autres femmes qui ne faisaient pas moins de bruit à la Chaumière. C'étaient Maria-la-Polkeuse et Clara Fontaine.

On sait ce que c'est que Paris. Chaque excentricité a son heure de vogue. Ces folies faisaient le sujet de toutes les conversations, et notre triste renommée, portée pàr les cent voix de la presse, s'étendait jusqu'en province.

Je n'avais pas vu Adolphe depuis trois semaines; il vint à Mabille par curiosité, et demanda à voir les célébrités. Il trouva Pomaré laide!

Quand on me fit remarquer à lui, il recula d'un pas et dit :

— Vous vous trompez, ce n'est pas elle, c'est Céleste.

— Oui, dit son ami, Céleste Mogador!

Il me suivit, je l'avais vu, j'avais senti mes jambes fléchir! je le montrai à Brididi.

— Diable! fit-il, il faut vous asseoir.

Adolphe vint à moi.

— Venez, j'ai à vous parler.

Je fis signe à mon danseur que j'allais revenir.

— Vous ne reviendrez pas, me dit Adolphe en me serrant le bras.

— Pourquoi donc? lui dis-je.

— Parce que je ne le veux pas

— Ah! bah! vous avez été bien longtemps à m'apporter vos ordres; je vous préviens que j'ai changé, et que je n'en veux plus recevoir! je veux aller danser, j'ai promis.

— N'y va pas, me dit-il, pâle, ou je vais avoir une affaire avec ce petit monsieur!

J'ai toujours tremblé à l'idée d'une querelle qui pouvait naître à cause de moi. Je m'arrêtai.

— Est-ce que vous me feriez l'honneur d'être jaloux de moi? Il y a quelque temps, je vous avoue que ça m'aurait fait plaisir, mais aujourd'hui ça me ferait rire.

La marchande de fleurs m'apporta deux

bouquets de roses qu'on me pria d'accepter. Je les pris, mais Adolphe se jeta dessus et les mit en pièces.

— Eh ! bien, lui dis-je, votre colère est-elle passée ?

— Ne vous moquez pas de moi, me dit-il hors de lui.

Je vis qu'il fallait le prendre sur un autre ton, car il était sérieusement en colère.

— Enfin, mon ami, que me voulez-vous ? Vous m'avez quittée, vous ne m'aimez pas ; je ne me suis pas imposée à vous, j'espère que vous en ferez autant. Je n'ai pas troublé vos amours...

— Tu mens, je n'ai jamais eu cette femme ! Si elle était là, je te le dirais devant elle.

Au même instant je la vis sortir d'un bosquet avec une autre femme.

— Tenez, lui dis-je, la voilà, si vous faites cela, je vous croirai.

Il hésita...

— Tu partiras avec moi ?...

— Oui !

Il alla droit à Louisa, qui lui apprêtait son plus joli sourire.

— Voyons, mademoiselle, dites, je vous

prie, à Céleste que je ne suis pas votre amant, et que vous regrettez d'avoir été si dure pour elle.

Elle se mit à rire sans répondre. Il lui prit le bras et lui renouvela sa demande.

Elle fit une affreuse grimace, devint rouge et dit :

— Oui!...

— Assez, dis-je à Adolphe, qui, je le voyais bien, lui serrait le bras; venez, et nous partîmes en voiture. Il me fit mille amitiés! je restais comme une pierre!...

— Je vois bien, me dit-il, que tu ne m'aimes plus!

— Je ne sais pas si je ne t'aime plus, mais

ce qu'il y a de certain, c'est que je t'aime moins. Tu n'as pas de reproches à me faire! je t'aimais, je me serais tenue dans une boîte pour te plaire; tu m'as quittée d'une façon pénible, humiliante. J'ai cherché à me distraire et j'y parvenais bien, je t'assure. Cela t'irrite! tu aurais mieux aimé que je m'enfermasse avec un boisseau de charbon!... Ma foi non!... tu ne m'aimes pas, d'autres sont moins difficiles; je ne suis qu'embarrassée du choix!

— Tu me tourmentes à plaisir, me dit-il, les larmes aux yeux.

J'allais m'attendrir, car je l'aimais encore, mais je repoussai toute idée de faiblesse.

— Crois-tu donc que je n'étais pas tourmentée quand je fis la route de Versailles, à pied, la nuit, et que tu me laissas partir, sans même t'inquiéter de ce que je pouvais faire dans mon désespoir. Vois-tu, nous ne serons pas fâchés, mais je n'oublierai jamais cette nuit-là.

Il n'osa plus dire une parole. Il m'aimait, j'allais pouvoir me venger. Je lui donnais un rendez-vous... j'arrivais deux heures plus tard, faisant semblant de ne pas voir qu'il m'attendait avec impatience.

Il me défendit d'aller dans les endroits publics... j'y allais exprès! La presse continuait à parler de nous... on venait en

équipage nous voir, le soir, comme des bêtes curieuses. Tous ces badauds se disputaient une fleur de notre bouquet. Les femmes venaient nous voir aussi. Elles disaient aux gens qui les accompagnaient : Tâchez donc qu'elles viennent vous parler !... On nous appelait, mais je me dérangeais rarement.

Pomaré regardait d'un air impudent, faisait mille excentricités et faisait fuir les curieux, rouges de honte. C'est à cause de cela sans doute que beaucoup venaient autour de moi et me faisaient des compliments.

Voilà pourtant les vilains services que vous rendent les oisifs. Il ne reculent de-

vant rien, eux qui, trop vieux ou trop ennuyés d'eux-mêmes pour savoir s'amuser, cherchent à tout prix des objets de distractions.

J'avais ma cour, comme Pomaré avait la sienne.

— Elle est charmante! disait l'un en me lorgnant.

— Vous allez voir comme elle danse bien, disait l'autre.

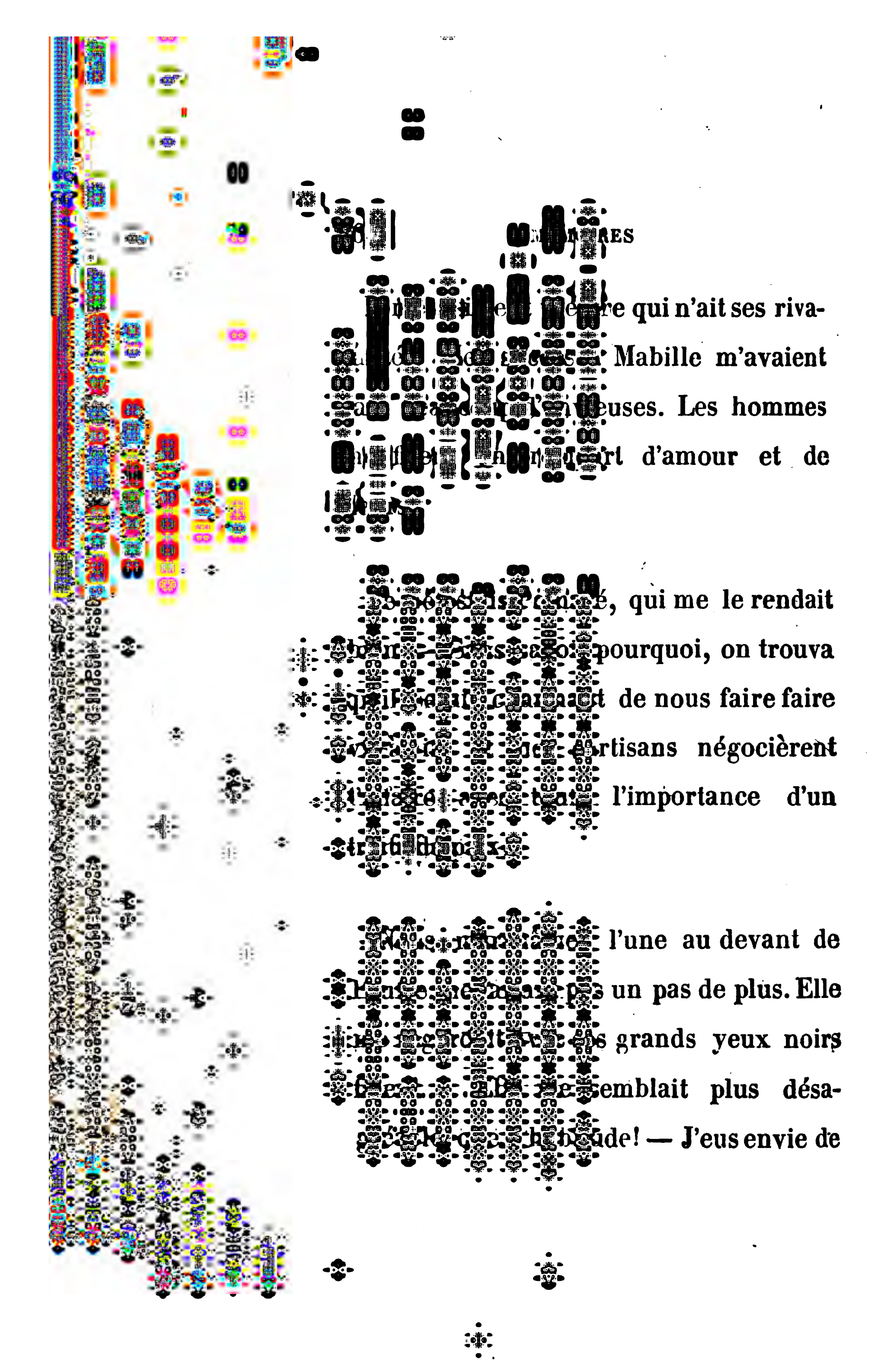
— Quelle souplesse! comme elle est gracieuse!...

Voilà ce que me répétaient en masse ces gens qui me méprisaient, qui peut-être

me trouvaient affreuse, ridicule ; mais je les amusais. — La vie est une comédie.

Quand je me reporte à ce temps, et que je songe à toutes les excentricités que nous faisions, il me semble qu'on devrait nous les pardonner, car le succès qu'on nous a fait est plus coupable que nous.

L'orateur qu'on approuve s'enflamme ; l'acteur qu'on applaudit redouble d'efforts ; le soldat qu'on regarde, qu'on encourage devient plus intrépide ; il n'y a pas une créature, dans quelque position qu'elle soit, qui ne soit sensible à la réclame !... Jugez si moi, sans éducation, n'ayant rien à perdre, je ne pouvais pas me laisser éblouir et entraîner.



[illegible] e qui n'ait ses riva- [illegible] Mabille m'avaient [illegible] uses. Les hommes [illegible] rt d'amour et de [illegible]

[illegible] é, qui me le rendait [illegible] pourquoi, on trouva [illegible] t de nous faire faire [illegible] rtisans négocièrent [illegible] l'importance d'un [illegible]

[illegible] l'une au devant de [illegible] un pas de plus. Elle [illegible] grands yeux noirs [illegible] emblait plus désa- [illegible] de! — J'eus envie de

me sauver, mais je réfléchis que cela serait ridicule, et je lui tendis la main. Sa figure se dérida, et elle me dit d'une façon charmante :

— Je suis enchantée de faire connaissance avec vous. Il y a longtemps que je le désirais. Si vous voulez me permettre d'aller vous faire une visite, je vous continuerai mon amitié.

Il y avait un air protecteur qui me déplut ; mais je lui pris le bras et nous fîmes le tour du bal ensemble.

On se pressait tellement autour de nous, que c'est à peine si nous pouvions marcher. — Après quelques mots échangés, je vis qu'elle prenait son rôle au sérieux,

et qu'elle se croyait reine. — Le fait est qu'on ne l'abordait qu'ainsi :

— Chère reine, allez-vous danser ? — où vous placerez-vous, que vos courtisans vous entourent?

— Elle leur indiquait un endroit à voix basse. Ils s'en allaient tout fiers, et prenaient un air de protection avec leurs amis qu'il plaçaient.

— Tenez ! voilà la reine Pomaré, disaient les uns en se poussant !

— Où ça? disaient les autres ébahis !...

— On la montrait! — Ah ! c'est vrai, elle

a bien l'air sauvage, répondait un provincial qui la prenait pour la reine de Tahiti.

On avisa un abonné à lunettes, *pion* dans un collége, je crois ; on l'entoura, on l'applaudit en lui disant :

— Bravo, Pritchard !

Le pauvre homme perdit la tête et fit trente-six gambades... on le porta en triomphe... il enfonçait ses lunettes, relevait la tête, se croyant un grand personnage, mais, comme on ne le payait pas pour cet exercice, le pauvre diable fut renvoyé de sa place. Il conta ses peines à Pomaré, qui lui dit devânt moi avec le plus grand sang-froid du monde :

— Venez me voir, je vous protégérai.

Je ne pus m'empêcher de rire, en me disant : ils sont aussi fous l'un que l'autre. Elle était convaincue de sa puissance !... C'était de bonne foi qu'elle promettait de lui faire du bien ; pourtant elle paraissait avoir un esprit supérieur. — Je voulus connaître ce caractère qui me parut étrange.

Depuis notre séparation, Marie m'avait tenu parole — elle ne rentrait plus — je la voyais à peine.

Je demandai à Pomaré de passer la journée du lendemain avec moi.

Elle me dit qu'elle ne commandait sa

voiture qu'à quatre heures, que le matin elle recevait sa cour.

— Venez déjeûner chez moi, me dit-elle, nous causerons en fumant une cigarette.

Elle me quitta, puis revint à moi :

— Voulez-vous souper avec moi et quelques-uns de mes amis?...

Je répondis oui, avant qu'elle eût fini sa phrase, car j'avais grande envie de passer une soirée avec elle.

Je vais vous prendre dans ma voiture.

Nous sortîmes. — A la porte, elle fronça ses sourcils noirs...

— Jean ! Jean ! dit-elle deux fois, impatientée.

Un gamin d'une douzaine d'années s'avança en courant. Il était habillé d'une façon burlesque : un pantalon de toile grise rentré dans ses bottes à revers, une redingote dont la taille seule lui aurait fait un paletot, un chapeau très grand, bordé d'un galon en clinquant, dont on se sert pour costume.

Il portait dans ses bras un châle tapis en coton, tout passé, dont un coin traînait à terre. — Pomaré le lui arracha des mains, furieuse.

— Imbécile ! tu ne peux pas faire attention !... tu essuies le pavé avec men *cache-*

mire... Si tu ne fais pas mieux ton service, je te chasserai.

Tout le monde riait autour d'elle. Je devins fort rouge. Le petit sortit en haussant les épaules, et fit avancer la voiture. C'était une calèche à deux chevaux... elle l'avait au mois... C'était un équipage presque grotesque, sortant des remises d'un mauvais loueur.

La voiture de la reine! crièrent à la fois dix gamins.

Pritchard s'avança pour lui baiser la main. Elle jeta en l'air quelques pièces de monnaie qu'on se bouscula pour ramasser, en criant: « Vive la reine Pomaré! »

Le petit bonhomme était sur le siége à côté du cocher, qui avait le même galon de clinquant sur son chapeau, et une redingote noisette. Ajoutez à cela un cheval blanc et un autre bai. La calèche était garnie à l'intérieur d'une vieille étoffe d'un rouge passé.

Je ne me connaissais pas en voiture; mais il me semblait que pour rien au monde je n'aurais voulu sortir là dedans en plein jour.

Nous arrivâmes au café anglais :

Le maître du café vint au devant de nous, la serviette sous le bras, l'air affable :

— Quel cabinet désirez-vous? demanda-t-il à Pomaré.

— Le grand salon, dit-elle en regardant sa suite.

Il commençait à faire froid, elle ordonna qu'on fît grand feu. Quand la porte s'ouvrait, nous apercevions plusieurs têtes qui cherchaient à nous voir. — On alluma du petit bois... Elle s'approcha du feu en faisant un mouvement de frisson.

— Les premiers froids font mal, me dit-elle.

Je la regardais; elle était pâle comme une morte.

— Gardez votre châle, lui dis-je.

Mais elle n'en fit rien. — Je compris pourquoi ; elle avait une robe de taffetas bleu clair qui jurait passablement avec son châle.

Elle toussa une fois ou deux. — Elle prit une coupe de champagne frappé et l'avala d'un trait. Ses yeux brillèrent, ses couleurs lui revinrent.

Alors on lui fit chanter une chanson, qu'elle dit avoir composée elle-même, et qui passait en revue tous les dieux de la Mythologie. Je ne compris pas bien, parce que je ne connaissais pas tous ces noms-là ; mais il paraît que c'était un chef-dœuvre d'esprit.

Sa voix était faible ; elle s'accompagnait au piano ; ses mains étaient blanches,

bien faites et paraissaient avoir l'habitude du clavier ; car elle ne regardait en chantant que ceux qui l'écoutaient.

Ce furent des compliments sans fin. On fit très-peu d'attention à moi. Il me semble que j'en fus un peu jalouse, et qu'elle me regardait d'un air vainqueur.

Elle parla, fuma, tint tête à tout le monde ; elle avait un esprit intarissable et d'une originalité sans pareille.

La nuit se passa ainsi. Quand nous sortîmes, il faisait jour ; ces sorties sont curieuses et le paraîtraient surtout aux gens raisonnables qui n'ont jamais vu ce spectacle, bien propre à désillusionner des folles joies de l'orgie.

Je ne sais au juste quelle figure j'avais; mais; en regardant les autres, je fus presque effrayée; les hommes sont débraillés, quelquefois chancelants; les femmes sont jaunes; leurs toilettes chiffonnées, enfumées, leur donnent l'air de paquets de chiffons. La plus jolie serait laide; il y a aux portes de vieilles voitures qui passent la nuit, un pauvre cheval maigre attend que son maître ait chargé pour avoir son déjeûner. On ne veut pas de lui, et on l'appelle rosse. Pauvre bête! Il a été jeune et bon. Je regardai Pomaré et je me dis : Voilà notre avenir!

Il n'y a, à cette heure-là, dans les rues que les balayeurs et les chiffonniers; les premiers vous regardent appuyés sur leurs balais, et chacun se dit probablement :

— Ce que ces fous viennent de dépenser dans une nuit me ferait vivre un an.

On leur donne quelquefois de l'argent, mais on passe le plus souvent sans les re garder.

Nous rentrions à pied; Pomaré paraissait moins fatiguée que tout le monde; elle était d'une pâleur extrême; mais ses lèvres étaient rouges, ses yeux brillants.

Nous traversions le boulevard, une balayeuse, — comme il y en a peu, — elle travaillait activement, envoya toute sa poussière dans les jambes de Pomaré, qui, peu endurante de sa nature, l'interpella en l'appelant bête.

La femme au balai l'entreprit à son tour.

— Tiens! voyez-vous ça, madame l'embarras! Faut-il pas que je quitte mon ouvrage pour faire place à cette demoiselle! Avec ça qu'elle est belle! J'ai été un peu mieux que toi, ma petite, et un peu plus huppée; mais j'étais pas fière avec le pauvre monde!

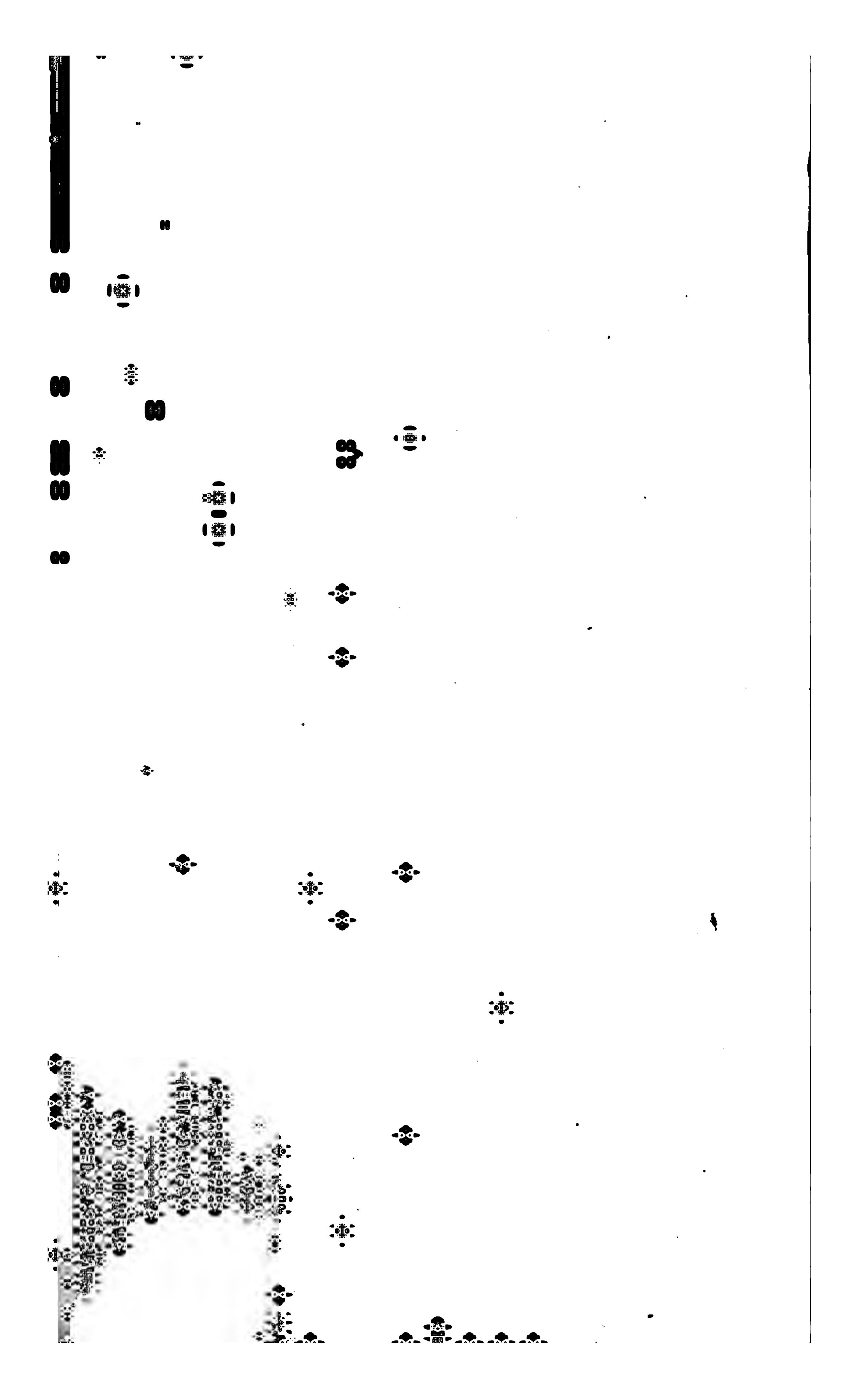
Nous étions déjà bien loin. — Nous nous séparâmes quelques instants après.

— A tantôt! dit Pomaré, rue Gaillon, 19; Si vous oubliez le numéro, demandez dans la rue la reine Pomaré.

Je trouvai cette gasconnade prodi-

gieuse, et il me sembla plus prudent de me souvenir de la rue et du numéro.

Je venais de voir un échantillon de cette vie qui, de loin, me semblait si belle et à laquelle j'avais si souvent rêvé de m'associer. Je puis me rendre cette justice, que toute cette joie me parut triste, et que je rentrai chez moi le cœur bien vide et l'âme bien découragée.



XI

La reine Pomaré

A onze heures, j'étais chez ma nouvelle amie. Je m'attendais à voir un boudoir richement meublé, je fus toute surprise de me trouver dans un chenil. C'est du moins l'effet que me fit le logement de Pomaré,

tant il y avait dans ce logement de désordre et de malpropreté.

Elle habitait une grande chambre, à peine meublée; sa commode était couverte d'une foule de petits objets, rappelant ses triomphes au bal Mabille. Il y avait sur chaque objet un pouce de poussière ; on voyait sur une table des papiers en désordre, une masse de numéros du *Charivari*, sa robe bleu traînait à terre.

Je remarquai, appendue au mur, une bonne Vierge en plâtre avec un petit collier et une couronne. La Vierge, avec ses bras ouverts, semblait contempler ce désordre et le prendre en pitié ; sur la cheminée, la reine avait mis son chapeau

dans une assiette. Je n'osais pas faire un pas. Elle était encore couchée, tête nue et les cheveux tout ébouriffés.

Pardonnez-moi, me dit-elle, mon ménage n'est pas encore fait. La personne qui me loue se charge de tout faire et ne fait rien. — Asseyez-vous donc! — et elle me montra du regard le bord de son lit.

Je m'approchai, mais j'étais fâchée d'être venue. Elle sauta à bas du lit, passa dans une espèce d'antichambre dont la croisée donnait sur une cour; elle appela son portier qui était en même temps son propriétaire; il monta:

— Faites-nous à déjeuner.

— Je veux bien ; mais donnez-moi de l'argent.

— Je n'en ai pas.

— Bah! dit le vieux, vous avez bien vingt sous.

— Non, dit-elle, pas un liard.

— Alors, allez déjeûner où vous voudrez, je ne fais plus crédit.

— Voyons, ne soyez pas méchant ; j'ai invité une amie, je ne peux pas la renvoyer.

— Bon! dit le vieux, ce n'est pas assez de vous, il faut maintenant que je nourrisse les autres.

Et il descendit en grognant.

J'avais tout entendu et j'étais fort embarrassée ; elle ne perdit pas contenance, et me dit en rentrant que nous allions déjeûner dehors, parce que son domestique n'était pas rentré ; que le concierge venait de l'en prévenir.

C'était trop fort ; je me mordis les lèvres pour ne pas rire aux éclats. Je l'avais vue, la veille, jeter au moins dix francs de monnaie ; évidemment elle était folle.

— Ah ! dit elle, en passant devant la petite Vierge, je t'avais oubliée.

Elle prit cette petite Vierge, l'embrassa, lui adressa quelques paroles qui ressem-

blaient à une prière. J'entendis ces mots : « Sainte mère de Dieu, aie bien soin de lui ; il est plus heureux près de toi. »

Elle remit la Vierge à sa place et revint près de moi. Le mouvement de ses bras fit ouvrir sa chemise ; je vis sur sa poitrine un scapulaire, des médailles, une petite croix. Cela me fit mal.

J'ai une grande croyance en Dieu ; quand je souffre, je l'invoque ; quand je suis heureuse, je le remercie ; mais il me semblerait blasphémer si j'avais l'image de la Vierge près d'un lit de débauche.

Je priai Pomaré de m'attendre ; je descendis quelques instants et je revins avec

tout ce qu'il nous fallait pour déjeûner.

— Je vais vous rendre tout à l'heure ce que vous avez dépensé, me dit-elle avec un aplomb incroyable.

Dieu! la vilaine femme! me disais-je, elle est menteuse comme personne.

Je lui fis deux ou trois questions sur sa vie passée; elle détourna la conversation sans vouloir me répondre. J'insistai de nouveau pendant le déjeûner; même silence.

J'avais pourtant bien envie de savoir ce qu'elle avait été, car tout le monde en était intrigué.

— Allons, me dit-elle, après déjeûner, vous êtes une bonne fille, promettez-moi de ne rien dire à personne, et je vais vous faire ma confession.

Je le lui promis; nous fîmes chacune une cigarette; elle commença :

— Je suis venue au monde à Paris, en 1825; mon père était riche; je fus son premier enfant. Il avait environ cent cinquante mille francs de capital; ces cent cinquante mille francs étaient placés dans un théâtre et lui rapportaient onze, quelquefois vingt pour cent. On n'épargna rien pour m'élever. Je fut mise dans un des premiers pensionnats de Paris. J'avais les meilleurs maîtres. — Ma mère m'avait

donné deux frères et deux sœurs; cependant on ne retrancha rien des dépenses qu'on faisait pour moi. J'avais dix-sept ans, on pensait à me marier, mais on ne trouvait aucun parti digne de moi. J'aimais mon père avec passion, tout en le craignant beaucoup; ma mère ne le rendait pas très heureux.

Un jour j'entendis raconter à la pension qu'un incendie affreux venait de faire des ravages horribles, boulevard du Témple; on assurait que personne n'avait péri, mais que l'on avait rien pu sauver. Cela me rendit triste. Pourtant j'étais loin de me douter que ce malheur me touchât de si près.

Deux jours après, mon père vint me voir.

Mon père était grand et fort; je fus effrayée du changement que je vis en lui; il était ployé sur lui-même, ses yeux étaient rouges, il avait pleuré. Je lui sautai au cou et le couvris de baisers.

— Mon père, mon bon père, que vous est-il donc arrivé? Ma mère, mes frères, mes sœurs!

— Non, me dit-il, grâce à Dieu, ils se portent bien; mais je suis ruiné, le feu a tout dévoré; je n'étais pas assuré, mes enfants! ma pauvre Lise! me dit-il en me serrant dans ses bras.

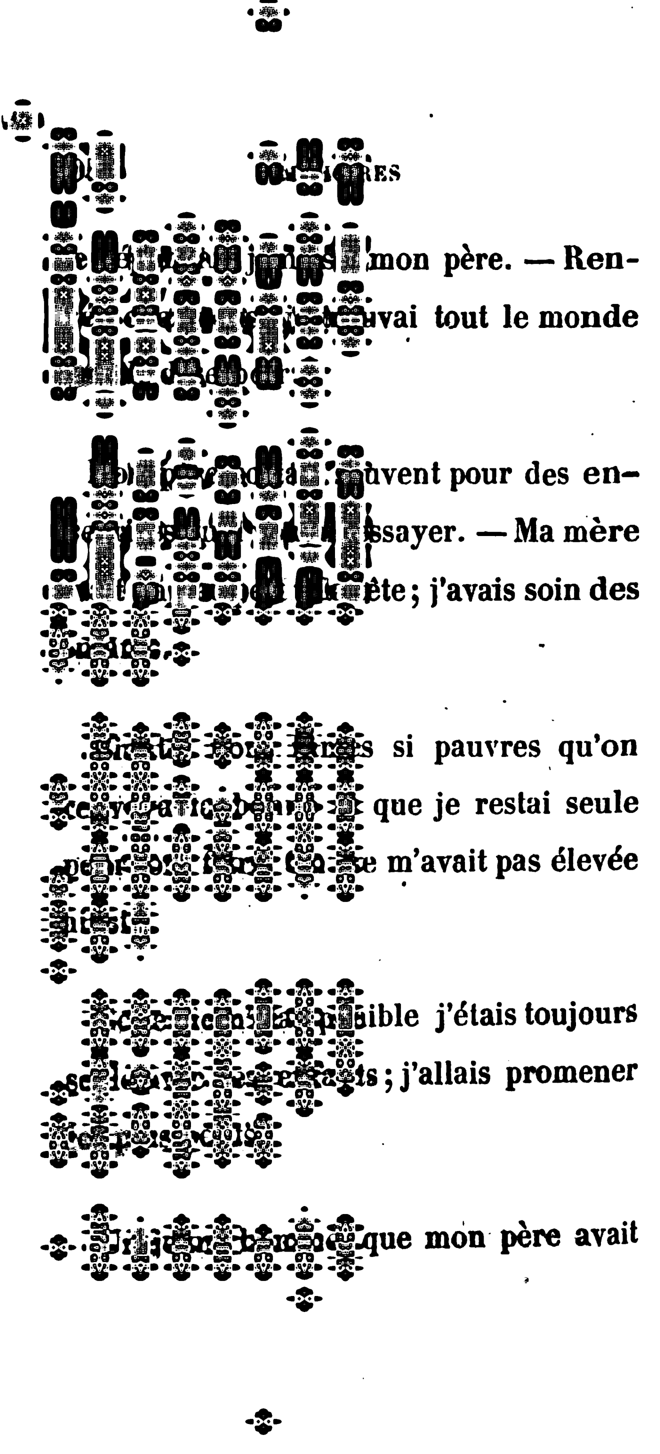
Je n'avais jamais vu pleurer mon père; cela me déchira le cœur; j'étais très pieuse; j'avais souvent parlé de mon désir d'entrer

dans un couvent; on se moquait de moi, et je n'insistais pas. L'idée m'en vint ce jour-là, et je dis à mon père, en lui essuyant les yeux :

— Ne vous inquiétez pas pour moi, mon cher père; vous savez bien que mon vœu le plus cher est d'être religieuse; vous n'aurez pas à vous occuper de moi.

— Non, me dit-il, en me serrant sur son cœur, non, mon enfant, tu ne peux pas être à Dieu tout entière; j'ai besoin de toi pour élever tes frères et tes sœurs; tu es instruite, tu feras leur éducation; ta mère est presque folle de chagrin, il faut la consoler, l'aider. Je viens te chercher.

Je suivis mon père sans répondre, — on



... mon père. — Ren-
... vai tout le monde

... uvent pour des en-
... ssayer. — Ma mère
... ête; j'avais soin des

... si pauvres qu'on
... que je restai seule
... m'avait pas élevée

... ible j'étais toujours
... ts; j'allais promener

... que mon père avait

employé, venait souvent à la maison; il me dit si souvent qu'il m'aimait; il me tourmentait tellement, que je crus l'aimer et je me donnai à lui sans trop de résistance. Je ne comprenais pas tout le danger d'une pareille faute.

Un jour, mon père rentra; je causais à la porte avec mon amant; mon père le pria de ne plus me faire de visites que devant ma mère ou lui. Ma mère allait souvent chez des parents : elle n'était pas rentrée, il l'attendit. Elle ne rentra qu'à dix heures.

— Ah! vous voilà, madame! lui dit-il sévèrement. — Rentre dans ta chambre, Lise.

...tais à la porte, car,
...s peur de tout.

...i dit ma mère.

...n père, que vous ne
... que vous allez à
...s vous occuper du
...ée a dix-sept ans ; la
...utre trois. La chute
...ra les autres. Si un
...encore s'abattre sur
...e joignît le déshon-
...heureuse qui aurait
...e tuerais après. —
...e.

...t rien, mais je faillis
...acher ma tête sous

mon oreiller pour pleurer plus à mon aise. Pourtant je ne connaissais encore que la moitié de mon malheur.

Depuis quelque temps, je me sentais des malaises, des faiblesses. J'attribuais cela à la peur que j'avais eue. Il y avait un médecin dans notre maison; je montai lui raconter ce que j'éprouvais. Il me regarda et me dit :

— Vous êtes grosse; ce n'est pas dangereux.

Je le fis répéter deux fois. Je n'osai pas lui dire de me garder le secret. Je descendis, résolue à aller me jeter à la rivière, quand la nuit serait venue. Je courus chez celui qui m'avait perdue; il ne trouva

[illegible]

[illegible] yer, détruire mon
[illegible] effarée ; je n'avais
[illegible] cet homme.

[illegible] artant, cette pen-
[illegible] !

[illegible] èrc ; il me sembla
[illegible] sur mon front.

[illegible] a chambre pour
[illegible] Vierge : je lui de-
[illegible] pensée de suicide
[illegible] promis de vivre
[illegible] pour la pauvre
[illegible] portais dans mon
[illegible]

[illegible], j'embrassai mes

frères et sœurs, et je partis désespérée. Je n'osais pas me retourner ; il me semblait entendre derrière moi les pas de mon père. Je marchai, ou plutôt je courus longtemps. Je vis un beau jardin : j'étais au Luxembourg ; j'entrai dans une petite rue étroite, déserte ; je vis : maison meublée. Je m'adressai à la maîtresse de cet hôtel et je demandai un petit cabinet : on ne voulut pas me louer ; d'ailleurs, je n'avais pas d'argent.

Je racontai ma position à cette femme, et je la priai tant, qu'elle finit par s'attendrir. Elle parut surtout touchée quand je l'eus assurée que je ne resterais pas longtemps dans sa maison, parce que j'allais entrer à l'hospice. — On me mit dans un grenier.

Je demandai où on recevait les femmes en couche ; on m'indiqua la Maternité. J'y fus ; mais on me répondit qu'on ne prenait les femmes que quinze jours avant d'accoucher. Que faire jusque-là ? Je n'étais grosse que de trois mois ; comment attendre six mois ?

L'idée du suicide me revint, et je priai Dieu avec ferveur de me débarrasser de la vie.

Je vendis tous mes effets petit à petit. Quand je n'eus plus rien, je demandai de l'ouvrage dans la maison ; on me fit raccommoder le linge, aider à faire les ménages. Il y avait beaucoup d'étudiants. J'étais jolie ; du moins, ils me le disaient.

La femme chez laquelle je logeais était avare; elle m'aurait fait travailler quinze heures par jour pour un morceau de pain. J'avais grand appétit; je tâchais d'avoir un repas chez l'un, un déjeûner chez l'autre. — C'était une horrible existence, ma chère Céleste!

Nous étions en hiver; il faisait froid. Un de ces jeunes gens eut pitié de moi, et me donna une couverture de son lit. — Je tombai malade; je ne quittai plus mon grenier.

Le même jeune homme, qui m'avait donné une couverture, m'apportait quelques petites choses qu'il prenait à table d'hôte; j'ai souvent souffert de la faim;

cependant, je n'osais pas me plaindre, tant j'avais peur qu'on me renvoyât.

Le temps de ma délivrance approchait; je fus à la Maternité. J'étais maigre et exténuée de privations. On me demanda si je garderais mon enfant. Cette question me parut insensée. Est-ce que l'on demande à une mère si elle gardera son enfant?

Après d'affreuses souffrances, je fus délivrée. J'avais donné le jour à un garçon; je demandai pardon à Dieu de sa naissance; je le suppliai de lui conserver la vie et de prendre la mienne. Il était si délicat, le pauvre ange, que j'écoutais toujours s'il respirait.

On voulait m'empêcher de le nourrir, mais je n'écoutai rien. Le temps était venu où il fallait sortir de la Maternité; on me donna un peu d'argent, une layette, et je partis avec mon trésor dans mes bras.

J'arrivai à l'hôtel: On ne me reçut pas trop mal. Je repris mon trou; je travaillai un peu. Mon pauvre enfant était bien pâle; il avait dix mois, il me souriait, me tendait ses petites mains; je me trouvais heureuse. Ce bonheur, je ne l'avais pas mérité; aussi, fut-il bien court.

Les convulsions, cette terreur de toutes les mères, les convulsions mirent la vie de mon enfant en danger.

J'avais beau le serrer sur mon cœur, ses petits membres se tordaient, sa figure devenait bleuâtre ; je le couvrais de baisers, je le réchauffais de mon haleine, je lui disais, les mains jointes : Tais-toi! tes cris me font mourir! — Et je priais. Il se détendait et reposait quelques heures ; puis, les convulsions revenaient, plus horribles.

Huit jours s'étaient passés dans cette lutte affreuse ; il lui prit une crise, il se détendit...

Je crus qu'il reposait. Je priai la Vierge-Mère de mettre fin à ses souffrances, en lui sauvant la vie, ou de me prendre plutôt que de le torturer ainsi. Je n'avais plus la force de le voir souffrir.

J'attendis longtemps son réveil; je le soulevai, — il était raide de froid. Je le laissais tomber, puis, je le reprenais dans mes bras, sans pouvoir verser une larme :

— Malheureuse! me disais-je, c'est toi qui l'as tué; est-ce que tes prières montent en haut?

Et je courus dans les escaliers en criant que je voulais un médecin, que mon enfant ne pouvait pas être mort sans moi.

On parvint à me prendre le cadavre de ce pauvre petit ange. — Un des jeunes gens de la maison paya les frais d'enterrement.

Je suivis mon fils à Montparnasse. Je fis mettre sur sa bière une marque, pour le faire tirer de la fosse commune quand j'aurais de quoi lui acheter une croix et un entourage.

Je passai quinze jours, désolée, folle; je ne remontais plus dans la chambre où il était mort; chacun me donnait l hospitalité.

— Allons, me dit un brave garçon, vous ne pouvez pas rester comme cela; venez vous distraire.

Ils me firent dîner, boire et m'emmenèrent à Mabille.

C'est le premier jour que vous m'avez vue

avec une robe de laine noire. Il me fallait de l'argent pour retourner là-bas ... à Montparnasse ; — j'en ai, et je suis heureuse. Je ne crains plus qu'une chose, c'est de rencontrer mon père : il me tuerait, et je prends un goût énorme pour la vie; je suis fière de moi. Dans quelque temps, je serai riche; je suis déjà à la mode.

Elle m'avait fait ce récit tout d'un trait, avec une grande facilité de langage, et du ton le plus naturel, le mieux senti.

A partir de ce moment, je pris d'elle une toute autre opinion que celle que j'en avais conçue d'abord. La reine Pomaré

disparaissait, et, à sa place, je voyais une pauvre fille, encore plus malheureuse que moi.

Il n'était pas jusqu'à ce doux nom de Lise, qui avait pour moi je ne sais quelle mystérieuse sympathie. Quand on n'a pas de famille, on s'en fait une avec les infortunes et avec les amitiés qu'on rencontre sur son chemin.

Je pris congé de Lise, convaincue qu'elle avait des éclairs de folie, mais sentant que je l'avais prise en grande affection.

Ma liaison avec Adolphe allait chaque jour se refroidissant. Ses premiers dédains avaient tué mon amour pour lui, et le

goût très vif qu'il avait paru, depuis, éprouver pour moi n'avait pu faire renaître cet amour.

Adolphe était loin d'être une nature vulgaire. Il avait de l'esprit; il était brave comme son épée et un peu querelleur. Mais il était léger en amour, et n'avait pas dans le cœur cette fièvre de passion, ou ce charme de sensibilité qui peuvent captiver longtemps une femme lancée dans le tourbillon où je m'étais jetée.

Mes visites à Versailles devenaient de plus en plus rares.

Il essaya quelque temps de combattre les progrès de mon indifférence; mais quand il vit qu'il n'y avait plus de res-

sources, il prit une résolution devant laquelle il avait hésité jusqu'alors, bien qu'elle dût servir à son avancement, et il s'attacha en qualité de chirurgien à un régiment qui quittait Paris.

L'amitié me consolait des vacances de l'amour. La société qui me plaisait le plus était celle de Lise, dont l'intelligence fantasque avait véritablement quelque chose d'entraînant. Pourtant elle avait, à mes yeux, un grand inconvénient, celui d'être intimement liée avec une petite femme, qu'on appela quelque jours plus tard Rose Pompon.

Cette petite femme avait une figure charmante, une tournure affreuse; elle parlait

à tort à travers, vous crachait au visage en parlant et s'habillait comme un fagot. Elle était avare, mais avare, avare à tondre un œuf. Jugez-en : elle était enceinte ; Pomaré lui envoya un médecin, fit baptiser l'enfant, acheta la layette ; elle vendait ses effets pour l'obliger quand elle n'avait pas d'argent, car Pompon se disait sans ressource. Elle sortit au bout de dix jours. Pomaré voulut, en son absence, chercher quelque chose dans un meuble, qu'est-ce qu'elle trouva cachés dans des bas ? dix louis en or et quelques bijoux que l'adroite Pompon avait soigneusement mis en réserve.

Cette femme me déplaisait tant, que je restai quelque temps sans voir Lise ; les

bals d'été étaient fermés; je ne la rencontrais même plus; j'entendis raconter qu'elle allait danser la polka au Palais-Royal.

Mes amis m'engagèrent à exploiter le succès que j'avais eu à Mabille. Il me dirent qu'il y avait peut-être mieux à faire que de me poser en danseuse, et que le moment était venu de faire une seconde tentative pour entrer au théâtre.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du deuxième volume.

—

Fin de la table du deuxième volume.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

